

360085

38.

L'H O M M E
G E N E R E U X,
D R A M E
E N C I N Q A C T E S
E T E N P R O S E.

PAR MADAME DE GOUGE,
Auteur du mariage de Cherubin.



A P A R I S,

Chez { L'AUTEUR, rue de Condé, N^o. 5.
K N A P E N & F i l s , Imprimeurs-Libraires, rue
S. André des Arts, au bas du Pont S. Michel.

M. DCC. LXXXVI.

Avec Approbation & Permission.

P R E F A C E.

J E prie mon lecteur de me pardonner, si j'a encore la témérité de lui présenter une Préface de ma façon ; mais enfin le sort en est jetté. Il est dans ma destinée de faire des Comédies remplies de défauts & de mauvaises Préfaces qui nuisent aux médiocres succès qu'elles peuvent obtenir à la lecture. Les hommes en général ne sont-ils pas aveugles sur leur compte ? Les uns, trop prévenus en leur faveur, les autres en portant un jugement trop severe sur leurs défauts & sans pouvoir s'abuser, ne cèdent-ils pas presque toujours au penchant qui les entraîne ? On m'observera sans doute que quand on se connoît si bien, il faut aussi savoir se corriger, & renoncer à l'art d'écrire, lorsqu'on n'est doué que d'une imagination naturelle, qui ne peut plaire aux prétendus connoisseurs, aux pédans & aux plagiaires. Je dirai à cette espece d'hommes que tout est sorti du sein de l'ignorance, & que le seul génie de la nature a porté les arts & les talens au point où ils sont parvenus. Les monumens que nous ont laissé les Anciens, en font une preuve incontestable. Est-il donc étonnant que les Modernes en étudiant ces premiers modeles, aient produit

dès ouvrages où le génie naturel est secondé par toutes les ressources de l'art ? Cela doit-il diminuer la reconnoissance & la vénération que nous devons à ces premiers Ecrivains qui nous ont tracé par des sentiers raboteux la grande & vaste carrière que nous parcourons ? Partant du même point d'où ils font partis, je m'arrête dans un de ces sentiers, où sans doute ma place est fixée ; & je me garderai bien de faire de nouvelles observations, de crainte d'être entraînée dans des réflexions philosophiques, d'où mes foibles moyens ne me permettroient pas de me tirer avec gloire. Ce seroit donner nouvelle matière à quelques-uns de nos pédans & puristes de me traiter avec une rigueur barbare, qui décourage les talens naissans, & qui fait trembler une femme. Il est cependant des sages, des hommes justes & éclairés faits pour connoître le mérite qu'il y a de produire même un foible ouvrage, & dont la censure modérée est plus propre à instruire qu'à effrayer. Voilà les hommes équitables dont le jugement ne se dément jamais ; ils m'en ont donné les preuves les plus sensibles (1). C'est à

(1) Voyez les petites Affiches du 12 janvier par M. l'Abbé Aubert ; le Mercure du samedi 4 mars ; le Courier Lyrique du 15 février ; le Journal de Nanci du même mois.

P R E F A C E.

v

eux que j'en appelle, à qui je demande une indulgence que je suis sûre d'obtenir, lorsqu'ils seront persuadés que j'ai reçu une éducation comme on l'auroit donnée du tems du grand Bayard; & le hafard me place privée de lumieres dans le siecle le plus éclairé. Je fais donc peu de choses; je n'ai que quelques notions qui ne se sont pas confondues dans ma mémoire, & un grand usage de la scène, sans connoître nos Auteurs. M. de Belloy nous dit que Galton étoit né Général, comme Homere étoit né Poëte. Certainement je n'ai pas l'orgueil de me placer au rang de ces deux grands hommes; mais, d'après la lecture de mes foibles productions, je laisse aux vrais connoisseurs à juger si en effet j'ai reçu de la nature le germe inné du talent dramatique, qui, developpé & secondé par l'instruction, m'auroit pu faire distinguer dans cette carrière. Il m'est donc permis, d'après l'aveu que je fais, de tirer vanité de mon ignorance, & de défier même ceux qui voudront me critiquer, malgré la supériorité qu'ils pourroient avoir sur moi par leurs connoissances générales, dont souvent ils font un très-mauvais usage.

Tous ceux qui connoissent mes foibles talens, me persuadent qu'un homme de lettres consommé dans l'art d'écrire tireroit un parti très-avantageux de mes productions. Je ne

demanderois pas mieux que de rencontrer cet homme qui ne dédaigneroit pas de s'associer à mon travail ; mais cet homme , dis-je , il le faudroit de bonne foi ; il faudroit qu'il ne cherchât point à usurper mes sujets , & que fatisfait de partager la gloire & le profit , il prît seulement la peine d'en épurer le style. Je crois , sans m'abuser sur mon compte , que le plus grand reproche que l'on peut me faire , est de ne savoir pas l'art d'écrire avec élégance qu'on exige aujourd'hui. Elevée dans un pays où l'on parle fort mal sa langue , & ne l'ayant jamais apprise par principes , il est étonnant que ma diction ne soit pas encore plus défectueuse. Si je croyois cependant qu'en adoptant la maniere des autres , je pusse gêner le naturel qui m'inspire des sujets neufs , je renoncerois à ce qui pourroit m'être le plus indispensable. Peut-être me pardonnera-t-on , en faveur de la nouveauté , ces fautes de style , ces phrases plus sensibles qu'élégantes , & enfin tout ce qui respire la vérité.

On m'a reproché trop de précipitation dans ma piece de Chérubin. Je représenterai modestement que tous ceux qui commencent sont toujours pressés & emportés par une ardeur qui ne peut se dompter qu'à force de travail. Je commence moi-même à éprouver ce ralentissement d'une imagination jadis trop prompte , & à de-

venir plus difficile sur le choix de mes sujets , & sur la maniere de les traiter. Lorsque j'ai fait mention dans la Préface du mariage de Chérubin de mon extrême facilité, je n'ai prétendu qu'excuser les fautes qui accompagnent presque toujours un premier essai. Je ne promets pas même de me corriger parfaitement , & l'on n'exigera point sans doute de moi des chefs-d'œuvres.

La Piece que je présente aujourd'hui au Public est sans doute plus réfléchie ; à la vérité j'y ai mis plus de 24 heures. J'aurai l'orgueil de dire encore que des connoisseurs parmi des gens de lettres m'ont vivement sollicitée de la présenter aux François , en lui pronostiquant un sort des plus heureux. O bonheur, ne seras-tu donc jamais fait pour moi , & irai-je encore détruire , en me livrant à un fol espoir, le calme & la paix dont je jouis avec la Comédie Française ! Elle voulut bien accueillir mon premier Ouvrage. Un second rompit les liens qu'elle avoit contractés avec moi. Un paisible raccommodement a remis les choses dans leur premier état , & je craindrois trop la rechûte d'une troisième lecture. Ce n'est point un refus que je redoute ; sans doute j'en éprouverai plus d'un ; mais ce sont les entraves, les désagrémens, l'incertitude d'être reçue , l'attente cruelle d'être jouée , & la trop juste frayeur d'écheoir à la représentation. L'on me dira que si tous les Auteurs en agissoient de même, il n'y

auroit plus de nouveautés sur nos théâtres ; mais comme il y en a de plus patients & de plus courageux que moi , mes prétentions ne diminueront point les chûtes & les rares succès sur la scène dramatique , où nos bons Auteurs n'ont presque rien laissé à désirer , & où l'on maltraite quelquefois injustement ceux qui font de nouveaux efforts. Qu'on m'imprime..... qu'on m'imprime donc !..... Voilà du moins le plaisir qu'on ne m'ôtera pas. Et le Censeur , dira-t-on , & la critique des Journalistes , & le petit manège des Libraires.... Tout cela est peu de chose , si un ouvrage de théâtre mérite quelques suffrages , à la lecture. Hé , comptez-vous pour rien nos théâtres de Provinces ? plusieurs de nos meilleures pièces n'y ont-elles pas d'abord été jouées ? C'est encore un espoir qui me reste , & si le bonheur vouloit un jour me sourire , ne verrois-je pas prospérer *mon homme généreux* au Théâtre François ou au Théâtre Italien ?

En attendant de voir réaliser cet agréable songe , je dois indiquer aux directeurs qui feront jouer cette pièce les coupures nécessaires. Je crains que Madame de Valmont ne s'arrête trop long-tems sur une matière qui n'intéresse qu'elle , & qu'on trouvera peut-être nuisible à l'action. On pourroit aussi ôter ce que dit Laurette , ainsi que la Fontaine , & dépouiller l'Ouvrage de tout ce qui n'a pas rapport à l'intrigue de la pièce. Ce

sont encore de nouvelles difficultés qu'on va m'objecter. Pourquoi, dira-t-on, inférer des motifs étrangers au sujet ?

Autre observation de ma part qui peut donner un plus vif intérêt à ce Drame. Je puis assurer que la plupart des caracteres que j'ai tracés, existent dans la société actuelle, comme Madame de Valmont, le cruel la Fontaine, le Marquis de Flaucourt. Quant à la sage Marianne, au généreux Comte de S. Clair & au brave la Fleur, on les pourra peut-être supposer tirés de mon imagination ; car en effet il est bien rare de trouver dans la société des ames si pures ; mais une mere pourra mener sa fille à cette Piece, les jeunes gens pourront y recevoir des préceptes qui les rapprocheront de cet amour filial, qui est si rare aujourd'hui.

Les Mémoires & les Lettres que je fais imprimer en même tems, m'ont donné l'idée de ce Drame. Ces Mémoires, dis-je, prouvent les malheurs de Madame de Valmont, l'injustice & la cruauté d'une famille riche & distinguée, à qui elle est liée par le sang, & qui n'a jamais rien fait pour elle. Voilà le moyen de la rendre intéressante dans ma Piece, & c'est à juste titre que je lui fais dire ce qui est relatif à elle-même ; sans doute elle ne touchera pas moins les personnes peu instruites de ces faits, & encore plus celles qui connoissent ses malheurs & son sort. Voilà ce dont je devois prévenir les lecteurs.

Pour Mons la Fleur qu'on me permette de lui donner une petite place dans cette Préface, persuadée que le Public en général applaudira à l'enthousiasme que m'inspire un de nos plus célèbres Acteurs à qui je dois la création de ce caractère. Tous ceux qui ont lu mon Ouvrage, en ont été surpris, & n'ont pu concevoir qu'il se fût présenté à l'imagination d'une femme. Je conviens que je n'en aurois pas eu l'idée, si je ne l'avois dessiné d'après l'Acteur étonnant qui m'en a fourni le modele.

C'est au moment de perdre cet homme unique, qui ne nous laisse aucun espoir d'être remplacé, que je voudrois que le Public, qui admire tous les jours ses talens, se réunît pour le retenir, malgré lui, encore quelques années sur la Scène. Cette perte irréparableva augmenter les regrets des connoisseurs, en diminuant le nombre de quelques talens précieux qui nous restent. Je ne connois ce grand Comédien que par l'impression qu'il m'a faite dans les différens rôles que je lui ai vu remplir avec tant de succès. Mon suffrage est donc désintéressé, n'ayant pas même l'espoir de le voir dans une de mes Pieces. Pourroit-on le méconnoître au portrait que j'en fais? Mais pour ma propre satisfaction, je me plais à retracer ici ces formes variées sous lesquelles son talent se produit & semble se multiplier tous les jours. Voyez-le lorsqu'il s'agit de peindre les effets de l'ivresse,

genre bien commun; mais bien difficile à rendre de sang-froid. Cet Acteur ne varie-t-il pas ce même genre, en conservant la tenue des caractères, & en répondant parfaitement à l'intention de l'Auteur ? par exemple, dans le *Mercuré Galant*, dans le *Roi de Cocagne* & dans les vacances, n'offret-il pas des nuances & des couleurs différentes ? Pourra-t-on jamais oublier ce qu'il étoit dans le *Bourgeois Gentilhomme*, dans *Turcaret*, dans *Figaro* & dans le *Legs* ? Dans chaque rôle ce n'est plus le même homme. Observez-le ensuite dans la grande livrée, que d'esprit, de finesse & de vérité !

Brusque & sensible dans le *Bourru bienfaisant*, bon serviteur dans le *Philosophe sans le savoir*, & unique *Michau* dans la partie de *Chasse d'Henri IV*. Je ne puis voir cet homme sans un nouvel intérêt; & lorsque je me représente que dans peu de mois nous en serons privés, l'admiration qui me transporte pour le vrai talent me fait verser des larmes sur sa retraite qu'on devoit encore éloigner.

Ah ! si je pouvois espérer que pour égayer ses momens, il voulût s'occuper du vertueux-la Fleur, en jouant cette Piece avec ses amis, avec quel transport j'irois dans sa solitude pourjouir doublement du doux plaisir de le voir dans un genre où son talent naturel, aidé par la magie de l'art, l'a rendu inimitable.

A C T E U R S.

Le Comte de SAINT-CLAIR.

MARIANNE.

Le jeune MONTALAIS, *frere de Marianne,
& Secrétaire du Comte.*

Le vieux MONTALAIS, *pere de Marianne.*

Madame de VALMONT, *jeune veuve, grande
amie du Comte, & protectrice de Marianne.*

LA FONTAINE, *vil agent du Marquis de
Flaucourt.*

LA FLEUR, *Sergent Recruteur.*

GERMEUIL, *valet du Comte.*

LAURETTE, *apprentie de Marianne.*

*La Scène se passe à Paris, chez le Comte & chez
Marianne.*



L'HOMME GÉNÉREUX

D R A M E.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un cabinet richement décoré, orné de portraits & d'estampes.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE *seul, en robe de chambre galante, occupé à écrire.*

LE Marquis de Flaucourt est parti pour sa terre, sans me donner aucune satisfaction sur le compte de sa sœur... que pourrais-je lui dire ? je brûle cependant de la voir.

C'est chez elle que j'ai vu cette aimable personne. . . .
Ah, Marianne, votre image me suit par-tout ! Quel est

A

donc le pouvoir invincible de la beauté ? Je bravois depuis long-tems ce sexe frivole ; j'avois fait vœu de ne pas me laisser subjugué par ses charmes. Faut-il qu'une seule entrevue me fasse oublier ainsi toutes mes résolutions ? Ah ! que la raison reprenne son empire , cherchons le bonheur dans les charmes de l'amitié ; occupons-nous du soin de rendre heureux tout ce qui nous environne . . . ; banissons le souvenir de l'adorable Marianne : mais puis-je effacer de mon esprit ses graces touchantes , ses traits enchanteurs , son maintien noble & simple ? Non , jamais je n'ai vu d'objet plus digne de plaire ; tout ce que l'on voit d'admirable & d'intéressant se trouve réuni dans elle . . . Je crains que Madame de Valmont , cette jeune veuve , ne se soit apperçue de mon trouble. Vertueuse autant qu'aimable , instruite par le malheur dans le cours de sa première jeunesse , elle n'en est que plus sensible au sort des infortunés : devenue philosophe pour elle-même , & sans cesse occupée à soulager les maux d'autrui , *elle a renoncé au tourbillon du monde* , pour se livrer aux charmes de la littérature ; & badinant avec grace sur les erreurs de l'âge , elle se croit assez vieille , dit-elle , pour devenir Auteur ; elle protège Marianne , qui sans doute a mérité son estime. Cette jeune personne semble annoncer , par la simplicité de ses vêtemens , qu'elle est dans l'indigence : si je pouvois adoucir son sort . . . ! Mais je crains que mes intentions ne paroissent suspectes , je n'ose pas même faire des questions à Madame de Valmont . . . N'importe , dussai-je lui avouer l'impression que Marianne a produit sur moi , je veux connoître son état . . . Je lui demande un rendez-vous par cette lettre ; faisons-la lui remettre dans le moment . . . Germeuil , holà . . . ; il n'arrive pas . . . ; ce maraud se fait toujours attendre . . . Germeuil ! Germeuil !

S C E N E I I.

LE COMTE, GERMÉUIL.

GERMEUIL *accourant.*

MONSIEUR, me voilà à vos ordres, M. le Marquis de Flaucourt vient de partir.

LE COMTE.

Je l'ai vu de mon cabinet monter en voiture; sans doute ce n'est pas pour long-tems : mais je suis bien surpris qu'habitant la même maison, il soit parti sans me rien dire. Germéuil, vas porter cette lettre à Madame de Valmont, & dis-lui que j'attends sa réponse.

GERMEUIL.

J'y cours.

LE COMTE.

Avant de partir, dis à mon Secrétaire que je veux lui parler.

GERMEUIL.

Votre Secrétaire, Monsieur ! Ah, ma foi, il est déjà bien loin. Il fait que vous ne vous levez pas matin, & il est sans doute allé à ses petites affaires.

LE COMTE.

Jusqu'à présent je n'ai pas à me plaindre de son zèle, de son assiduité : mais ce qui m'étonne de sa part, c'est de

A ij

le voir mal vêtu , malgré tous les avantages qu'il a chez moi. La Fontaine son protecteur , celui qui me l'a procuré, m'a assuré que c'étoit un orphelin , même sans connoissances ; je n'ai pas fait d'autres informations ; son air de candeur & d'honnêteté a toujours assez parlé en sa faveur pour m'inspirer la plus grande confiance en lui.

GERMEUIL.

Je n'ai rien à vous dire de ce jeune homme , je le crois , comme vous , un honnête garçon : mais , Monsieur , permettez-moi de vous observer . . . Comment avez-vous pu vous en rapporter à la bonne foi de celui qui vous l'a donné ? je le connois , c'est bien le plus grand fourbe..... !

LE COMTE.

Je ne le connoissois pas alors sous ce point de vûe , & n'ayant rien remarqué dans le jeune Montalais qui pût m'inspirer de la défiance , je n'ai dû former sur lui aucun soupçon défavantageux.

GERMEUIL.

Le Marquis de Flaucourt , frere de Madame de Valmont , fuit en tout les conseils du perfide la Fontaine , en dépit de toute sa famille. Cet aventurier se dit descendant d'un Grand d'Espagne , tandis que des gens bien instruits savent qu'il est le fruit d'un commerce illégitime entre des personnes de basse extraction. Ne voilà-t-il pas , Monsieur , une belle origine , pour se dire l'ami du Marquis de Flaucourt ! Je ne critiquerois pas cependant sa naissance , parce que ce n'est pas à moi , simple valet , à dénigrer la généalogie de mes égaux : mais je ne mets point de ce nombre un

G E N E R E U X. 5

scélérat de cette espèce ; & dans le plus bas étage, l'homme peut se distinguer par ses sentimens.

LE COMTE.

Je suis de ton avis, Germénil. Un serviteur qui pense comme toi, & raisonne avec autant de justesse, est toujours sûr d'être estimé de son maître : mais dis-moi, que penses-tu de mon Secrétaire ?

GERMEUIL.

Ma foi, Monsieur, à vous parler franchement, malgré la bonne idée que j'ai de ce jeune homme, je crains qu'il ne s'entende avec ce dangereux la Fontaine.

LE COMTE.

Je veux les examiner de plus près, & je te charge même d'épier leur conduite. Ne perds pas de tems, vas porter cette lettre, & à ton retour, je t'expliquerai mes intentions.

GERMEUIL.

Je pars.

Il sort.

S C E N E I I I.

LE COMTE *seul.*

LE Marquis de Flaucourt avoit ses raisons pour me cacher ce voyage ; il sent bien que je n'approuverai pas la conduite qu'il tient avec sa sœur : mais voici la Fon-

A iij

taine ; feignons & tâchons de lire dans cette ame ténébreuse.

S C E N E I V.

LE COMTE, LA FONTAINE.

LA FONTAINE.

VOICI, M. le Comte, une lettre que le Marquis m'a chargé de vous remettre à son départ.

LE COMTE *prenant la lettre, & le regardant avec mépris, en la décachetant.*

Sans doute vous savez ce qu'elle contient, M. de la Fontaine ?

LA FONTAINE.

Je ne suis pas le Secrétaire du Marquis de Flaucourt, je suis son ami.

LE COMTE.

On ne cache rien à un ami aussi fidele : mais à propos de Secrétaire, j'en tiens un de vous en qui j'ai la plus grande confiance.

LA FONTAINE [*à part*].

Ce n'est pas là ce que je veux.

LE COMTE.

Je vous avoue que j'en fais le plus grand cas ; je vais

vous communiquer un plan qu'il a conçu , bien fait pour intéresser l'humanité.

[*à part*].

Il faut que j'amene de loin ce que je veux savoir de lui.

[*Il entre dans une bibliothèque*].

S C E N E V.

LA FONTAINE *seul*.

EN plaçant Montalais chez le Comte de Saint-Clair mon seul but fut de l'éloigner de la maison de son pere , parce qu'il étoit un obstacle aux vûes que j'ai sur sa sœur . . . Je le donnai pour un orphelin ; mes intérêts & les siens , quoique différens , exigent que nous entretenions le Comte dans cette erreur : mais , si la fortune venoit à le favoriser , il la répandroit sur sa famille ; alors je verrois tous mes projets détruits , & le fruit de mes travaux seroit perdu pour moi . . . Non , je le forcerois plutôt à renoncer aux bienfaits du Comte , si Marianne ne répondoit pas à mon attente. Le Marquis de Flaucourt en est fort épris ; si elle se conduit bien avec moi , je pourrois en faire une Marquise . . . Ce jeune étourdi n'écoute que sa fougue , & suit aveuglement l'impulsion que je lui donne . . . C'est par mes conseils qu'il est parti pour sa terre , où il restera quelques jours ; je suis maître chez lui , je profiterai de son absence & de son or , & à son retour il trouvera les choses assez bien disposées. Il ne me

A iv

reste plus qu'à imaginer un expédient pour me procurer un rendez-vous avec Marianne.

[*Réfléchissant*].

Dans l'appartement même du Marquis. Oui, ses yeux innocens seront éblouis par l'éclat du luxe; ses parens ne feront aucune difficulté de la laisser venir avec moi, j'ai gagné leur confiance Que m'importe le projet du Comte?

[*Il va pour sortir*].

S C E N E V I.

LA FONTAINE, le jeune MONTALAIS.

Le jeune MONTALAIS.

MONSIEUR! ô mon protecteur! je suis perdu, si vous m'abandonnez!

LA FONTAINE.

Qu'avez-vous donc, mon cher Montalais? vous paroissez bien agité.

Le jeune MONTALAIS.

Hélas! vous me voyez tout troublé; je suis au désespoir. Vous connoissez les malheurs de ma famille; je me trouvois trop heureux dans la place où je suis; mes honoraires suffisoient pour adoucir le sort auquel les auteurs de mes jours étoient réduits depuis long-tems; vous savez que ma pauvre sœur contribue avec moi, par le travail de

ses mains , à les mettre à l'abri des horreurs de l'indigence : mon malheureux pere s'étoit dépouillé de tout son bien en faveur de ses créanciers : mais , hélas ! le plus impitoyable de tous n'a jamais voulu consentir à aucun arrangement ; il a la barbarie , au bout de dix ans , de menacer ce respectable vieillard d'une horrible prison.

LA FONTAINE, *à part.*

Bon ! ceci servira bien mes projets.

[*Haut*].

Et comment nommez-vous ce créancier ?

Le jeune MONTALAIS.

Son nom est Durand Banquier.

LA FONTAINE.

C'en est assez.

Le jeune MONTALAIS.

Hélas ! j'étois tenté d'aller me jeter aux genoux de M. le Comte de Saint-Clair , & de lui avouer mes malheurs.

LA FONTAINE, *avec hypocrisie.*

Jeune homme , gardez-vous en bien ; vous vous perdriez dans l'esprit du Comte. C'est un homme qui , sous une apparence de bonté , cache une ame dure. Songez que je vous ai fait entrer chez lui comme orphelin ; s'il découvroit aujourd'hui que vous avez une famille , vous lui deviendriez suspect , & je serois compromis

Le voici ; observez-vous.



S C E N E V I I.

LA FONTAINE , le jeune MONTALAIS,
LE COMTE.

LE COMTE *dans le fond du théâtre tenant
un papier.*

LES voilà tous les deux. Fort bien ! [*s'avançant & parlant au jeune Montalais*]. Je viens de faire part à Monsieur de votre projet ; je le trouve assez bien conçu , & vous annoncez dans votre travail autant d'esprit que de vertu ; l'humanité s'y montre dans tout son jour. Si le Gouvernement & le Public ne peuvent adopter votre plan , du moins ils applaudiront au zèle patriotique qui vous anime.

Le jeune MONTALAIS *soupirant.*

Hélas ! un plus vif intérêt m'animoit quand je l'ai conçu ; il n'y a qu'un homme infortuné qui puisse peindre les dangers auxquels la misère expose.

LE COMTE *posant le papier sur un secrétaire.*

Vos parens ont dû éprouver bien des revers pour vous avoir laissé si jeune dans l'embarras. Vous paroissez bien élevé , & pour être né de gens pauvres , votre éducation n'a pas été négligée.

LA FONTAINE.

Je vous ai dit , M. le Comte , que c'étoit un orphelin ,

& que des personnes compatissantes avoient pris soin de son enfance.

LE COMTE.

Heureux ceux qui ont si bien placé leurs bienfaits ! . . .
Mais c'est à lui que je parle. Répondez-moi, Montalais ;
je vous ai pris chez moi avec la plus grande confiance ;
depuis deux mois que vous y êtes, je ne vous ai fait au-
cune question : mais lorsque j'ai pourvu à vos besoins,
pourquoi paroissez-vous dans ce même état d'indigence ?
vous me forcez à soupçonner votre conduite
vous vous troublez, avouez-moi tout, & votre juge sera
votre ami.

Le jeune MONTALAIS.

Ah ! M. le Comte, je serois indigné de vos bontés, si
ma conduite étoit irrégulière. Vivre heureux auprès de
vous sans connoître la vertu, ce seroit pour moi un effort
impossible.

LE COMTE, *à part.*

Je ne puis m'en défendre ; sa candeur est naturelle.

Le jeune MONTALAIS.

Mon bonheur seroit parfait, s'il n'étoit empoisonné par
l'image de l'infortune de ceux qui me touchent de près.

LÉ COMTE *surpris.*

Vous m'avez dit que vous étiez sans parens ?

LA FONTAINE *avec ruse.*

Il veut parler de ses amis. Quelqu'un d'eux sans doute

dans ce moment est malheureux. Il a l'ame sensible , & ne pouvant porter remede à leurs maux

Le jeune MONTALAIS *l'interrompt.*

Hélas ! vous dites ce que j'éprouve ; ce sont les peines des autres qui font le malheur de ma vie.

[*En pleurant*].

J'en ai l'ame déchirée.

LE COMTE.

Il est beau d'avoir le cœur sensible : mais lorsqu'on ne peut soulager les maux d'autrui , il faut savoir mettre des bornes à sa sensibilité. Si c'étoit pour un pere ou pour une mere , je ne pourrois blâmer votre affliction.

Le jeune MONTALAIS *attendri.*

Ah , Monsieur , si vous saviez

LA FONTAINE *l'interrompt & bas.*

Que faites-vous , vous allez vous perdre ?

Le jeune MONTALAIS , *à part , en regardant la Fontaine.*

Quelle contrainte affreuse !

[*Haut au Comte*].

O le meilleur des hommes ! Monsieur , mon protecteur ; que ne puis-je vous reveler tous mes chagrins ? Je me retire , & vous laisse avec mon premier bienfaiteur ; il connoît ma position , & mieux que moi il pourra vous instruire de ce qui m'afflige.

[*Il sort , le Comte le regarde en aller*].

S C E N E V I I I .**LA FONTAINE, LE COMTE.****LA FONTAINE, à part.**

L va sans doute me questionner au sujet de Montalais :
supposons - lui des torts qui le perdent dans l'esprit du
Comte.

LE COMTE.

Il faut, Monsieur, vous expliquer plus clairement que
vous ne l'avez fait jusqu'à présent. Je tiens de vous mon
Secrétaire, & à vous parler sans feinte, j'ai de la con-
fiance en lui ; elle seroit plus étendue encore, si vous
n'en arrêtiez le cours ; en un mot, je vous suspecte en
tout.

LA FONTAINE.

Je suis étonné, M. le Comte, que vous me teniez un
tel langage, vous qui m'avez toujours honoré de votre
estime.

LE COMTE.

Je l'avoue, vous m'en aviez inspiré : mais tout ce qui
se répand sur votre compte, me donne la plus grande
désiance de votre caractère. On dit que vous avez perdu
Madame de Valmont dans l'esprit de son frere ; que dans
la famille du Marquis de Flaucourt vous avez noirci
cette jeune veuve.

LA FONTAINE *avec audace.*

C'est Madame de Valmont, qui m'impute toutes ces noirceurs. Si sa conduite eût été plus régulière, elle n'auroit pas donné prise sur sa réputation.

LE COMTE.

Cette odieuse justification est digne de vous ; mais celui qui ne se plaît qu'au mal, est incapable de rendre justice à qui elle est due.

LA FONTAINE *méchamment.*

Eh, quel tort lui fais-je ! quels sont ses droits ? Vous les connoissez, M. le Comte ; ils sont bien peu de chose.

LE COMTE *avec émotion.*

C'est ce que vous dites qui a peu de valeur. Quels sont ses droits ! en est-il de plus forts que ceux de la nature ? Mais un méchant ne la sentit jamais.

LA FONTAINE.

M. le Comte ?

LE COMTE.

M. la Fontaine ?

LA FONTAINE.

Je suis descendant d'un Grand d'Espagne.

LE COMTE.

Pour descendre d'un Grand d'Espagne, vous avez l'ame bien petite.

LA FONTAINE, *à part.*

Payons d'effronterie.

[*Haut*].

Ma le Marquis de Flaucourt me connoît sous un autre aspect.

LE COMTE

Il vous connoîtra mieux par là suite, & si son ame n'est pas tout-à-fait corrompue par vos odieux principes, il saura vous rendre un jour la justice que vous méritez : mais finissons cette altercation, & répondez-moi bref sur le compte de Montalais ; vous connoissez le sujet de sa douleur. Quel est-il ?

LA FONTAINE, *à part.*

Prévenons l'indiscrétion du jeune homme, & qu'elle tourne à son désavantage.

[*Haut avec hypocrisie*].

Eh bien, Monsieur, il est tems que je me fasse connoître. Vous ne m'avez jugé que sur de faux rapports ; je saurai vous forcer à mieux m'apprécier. Un excès d'humanité m'a fait garder le silence ; mais je suis compromis, il est inutile de vous cacher plus long-tems la conduite déordonnée de votre Secrétaire. Ce jeune Montalais, que j'avois cru si vertueux moi-même, n'est qu'un libertin, qui a fait connoissance avec des gens suspects dont il entretient la fille.

[*à part*].

Il faut tout hasarder pour seconder mes projets, & pour me mettre à couvert.

L'HOMME

LE COMTE.

Que me dites-vous là ?

[*avec bonhomie*].

Mais vous me faites plaisir de ne me rien taire ; je veux ramener , si je puis , ce jeune homme à son devoir.

LA FONTAINE *surpris & à part.*

Poursuivons & portons le dernier coup.

[*haut*].

Il est incapable de changer ; vous voyez comme il est mis ; tous les bienfaits qu'il reçoit de vous , il les porte sans réserve à cette fille.

LE COMTE.

C'est donc une fille de mauvaise vie ?

LA FONTAINE.

Ce ne peut être autre chose.

LE COMTE.

Son nom ?

LA FONTAINE.

J'ai entendu dire qu'il la nommoit Marianne.

LE COMTE, *à part.*

Marianne !

LA FONTAINE.

Il la fait passer pour sa sœur ; son projet étoit même de vous dire qu'il avoit fait un mystère de sa famille ; il vouloit aussi m'engager à seconder ses vues , pour vous rendre la dupe de son hypocrisie. Vous avez de l'esprit ,
M.

M. le Comte ; réfléchissez sur ce qu'il y a d'embarras , & vous jugerez , Monsieur , si vous avez lieu de me suspecter.

LE COMTE *révant & distrait.*—

Marianne , dites-vous ?

LA FONTAINE *surpris.*

Est-ce que vous connoîtriez cette fille ?

LE COMTE.

Sans doute , je connois une personne qui porte ce même nom , & tout annonce sa vertu & sa candeur ; je l'assurerois aussi sage que belle. Cette Marianne n'est sûrement pas celle dont vous me parlez.

LA FONTAINE , *à part.*

Qu'ai-je dit ? Si c'étoit la sœur de Montalais
feignons & tâchons de le savoir.

[*haut*].

Où l'avez-vous connue , M. le Comte ? Je vous dirai bientôt

LE COMTE.

C'est mon secret , & si c'est la même

LA FONTAINE *empressé.*

Eh bien ?

LE COMTE *avec tendresse.*

Eh bien , je ferois le bonheur de Marianne & de Montalais.

LA FONTAINE.

Et vous pourriez songer à les unir ?

B

[*à part*].

Je ne crains pas celui-là : mais je tremble que tout ne se découvre.

[*haut*].

Voulez-vous, M. le Comte, me charger d'examiner leur conduite, & je vous promets, avant la fin du jour, de vous instruire assez pour vous faire connoître si vous devez vous intéresser à eux.

LE COMTE.

Vous m'obligerez en m'apprenant s'ils sont dignes de mes bienfaits. Je veux voir cette fille & ses parens ; la misère quelquefois donne de fausses apparences.

LA FONTAINE *avec hypocrisie.*

Ah, Monsieur, ce que vous dites n'est que trop vrai.

LE COMTE.

Vous croiriez véritablement à la vertu ? votre air de compassion m'en imposeroit, si je vous connoissois moins.

LA FONTAINE *avec hypocrisie.*

M. le Comte, j'ose me flatter que vous me connoîtrez mieux à l'avenir. Celui qui ne craint rien laisse au tems le soin de justifier sa conduite.

LE COMTE.

Allez, je verrai si en effet on s'est mépris à votre égard ; je serai le premier à revenir d'une injuste prévention ; faites-moi un récit fidele de la position de ces gens-là.

LA FONTAINE.

Sur-tout, M. le Comte, que le jeune homme ignore notre projet ; car ce seroit lui rendre un fort mauvais ser-

vice, & si nous découvrons qu'il est dans l'erreur, nous tâcherons de l'en tirer, sans qu'il se doute de rien.

L E C O M T E.

C'est agir prudemment, & j'approuve cette conduite.

L A F O N T A I N E , à part.

Les choses tournent au gré de mes desirs.

[*haut*].

Je vais, de ce pas, mettre tout en usage.

Il sort.

S C E N E I X.

L E C O M T E *seul.*

MADAME de Valmont n'auroit-elle pas conçu de lui une trop mauvaise opinion? Une femme sensible n'approfondit pas toujours les choses, & s'en rapporte quelquefois trop facilement aux premières impressions qu'on lui donne... Germeuil ne revient point qui peut le retenir? Lisons encore le plan de Montalais.

[*Il s'assied, & parcourt l'écrit*].

Cet article est bien conçu lisons encore voilà qui me paroît bien vu.



S C E N E X.

LE COMTE, MADAME DE VALMONT.

Madame de VALMONT *dans le fond du théâtre,
en riant.*

ENFIN le voilà, j'ai parcouru assez d'appartemens pour le trouver.

LE COMTE *surpris.*

Comment, c'est vous, Madame de Valmont !

Madame de VALMONT.

Oui, Monsieur le Comte ; c'est moi-même.

LE COMTE.

Aucun de mes gens n'a pu vous éviter la peine de venir me chercher dans le fond de mon cabinet ?
vous me trouvez en robe de chambre

Madame de VALMONT.

Eh, oui, j'ai voulu vous surprendre ; vos domestiques vouloient bien m'empêcher d'entrer ; mais je suis comme les gens du Roi, j'entre par-tout.

LE COMTE.

On vous voit avec plus de plaisir que ces Messieurs ; mais je ne vous pardonne pas de venir me donner chez moi le rendez-vous que je vous demandois.

[à part].

Parlons-lui d'abord de son frere , pour l'entretenir ensuite sur le compte de Marianne.

Madame de VALMONT.

Je suis sortie de bonne-heure ce matin ; mais dites-moi de quoi il s'agit ; je viens d'apprendre que mon frere est parti pour la terre.

LE COMTE , à part.

Il m'en a fait un mystere , & après son départ, j'ai reçu de lui un billet , dont les expressions sont aussi froides que vagues.

[haut].

Mais croyez-vous , Madame , que ce là Fontaine soit un homme aussi abominable qu'on vous l'a peint ?

Madame de VALMONT.

Ah ! je suis bien sûre qu'il est encore plus odieux que tout ce qu'on en peut dire. Mon frere est un ingrat , & je ne puis , malgré ses torts à mon égard , m'empêcher de l'aimer. Je vois avec douleur , ou plutôt je l'apprends , qu'il se conduit de la maniere la plus indécente avec sa famille , & notamment avec sa mere , qu'il a cependant le plus fort intérêt à ménager , sa plus grande fortune venant de son côté. Cette ame dévote pourroit fort bien se croire obligée en conscience de déshériter un fils qui semble prendre plaisir à se jouer de ses sages remontrances. Il n'y auroit qu'un seul moyen pour ramener mon frere à lui-même ; ce seroit de lui trouver une compagne aimable qui sçût le fixer , une digne épouse qui le forçât à renoncer à son vil agent.

B iij

LE COMTE.

Je suis de votre avis.

Madame de VALMONT.

J'aime mon frere, quoiqu'un fort cruel, comme vous le savez, empoisonne en moi le charme de l'amour fraternel. Victime du préjugé, mon pere m'oublia au berceau, & le tems acheva d'affoiblir sa tendresse paternelle. Mon frere possède sa fortune, son nom; il ne me reste de ce grand homme, qui nous donna l'être à tous les deux, que l'élévation de son ame & quelques étincelles de son génie.

LE COMTE.

Vous êtes sa vivante image, vous avez son esprit, la noblesse de ses sentimens; mais il a terni sa gloire, en couvrant ses yeux du voile de l'erreur.

Madame de VALMONT.

C'est le voile du fanatisme. Son épouse a tout fait. Il oublia qu'il avoit été sensible, & qu'il avoit entraîné dans l'erreur ma malheureuse mere; il est mort sans se rappeler qu'il laissoit au monde une fille qui le chériffoit avec idolâtrie.

LE COMTE.

Votre frere doit réparer tous ses torts envers vous.

Madame de VALMONT.

Il parut avoir les sentimens d'un bon frere, avant qu'il fût son maître. Je reçus de lui la premiere & triste nouvelle de la perte de l'auteur de nos jours. « Ma sœur, m'écrivoit-il, la mort vient de nous enlever notre pere; » mais je lui survis pour réparer les torts qu'il eut trop

« long-tems à votre égard ; vous connoissez mes sentimens envers vous , ils ne changeront jamais ». Mais quelle fut ma surprise , quand j'appris qu'il étoit depuis quelque tems à Paris , & qu'il évitoit ma présence , d'après les conseils de ce monstre odieux ! Vous voulez que je doute encore de ses trames insidieuses ; je prétends le démasquer ; c'est un fourbe trop dangereux pour la société. Il sembloit que Moliere par son Tartuffe eût étouffé le germe de ces êtres pernecieux que l'on voit encore naître parmi nous. Sans doute un si horrible caractère ne sortit pas de son génie créateur , il le trouva dans le monde ; & , si j'ose imiter ce grand homme , c'est que , comme lui , j'ai le même caractère à peindre.

L E C O M T E.

Votre intention est admirable. Ce qui pourroit faire contraste avec cet homme horrible , c'est cette aimable fille que j'ai vue l'autre jour chez vous ; vous la nommez Marianne. Qui est-elle ? elle est bien intéressante.

Madame de VALMONT *gaiement.*

Comment donc , ma chère Marianne a fixé votre attention ? Ah ! je n'en suis pas surprise , elle est si jolie , si douce , si sage !

L E C O M T E.

Que de vertus réunies !

Madame de VALMONT.

Oui sans doute , & ma Marianne en possède encore d'autres plus estimables. Elle vit au sein de l'indigence , & consacre le fruit de ses travaux à la subsistance de son pere & de sa mere.

B iv

L'H O M M E
LE COMTE.

Voilà bien des rapports avec cette Marianne dont me parle la Fontaine.

Madame de VALMONT.

Que dites-vous ? Seroit-il possible qu'une fille aussi vertueuse connût cet homme vicieux ? Expliquez-vous de grace. Que vous en a-t-il dit ? Je crains bien que mon frere ne soit pour quelque chose dans tout ceci.

LE COMTE.

Peut-être n'est-ce pas la même personne ; car il m'a assuré que c'étoit une fille suspecte , & dont mon Secrétaire est fortement épris ; tout me porte à le croire : car ce jeune homme manque de tout , quand je le comble de bienfaits.

Madame de VALMONT.

Ah ! je respire ; je ne reconnois pas là Marianne.

LE COMTE.

J'en suis persuadé : mais croyez-vous qu'une fille jeune, belle-& pauvre ? . . .

Madame de VALMONT.

Oui , Monsieur , je vous entends. Eh ! voilà comme notre pauvre sexe est exposé. Les hommes ont tous les avantages ; on en a vu qui sortis de la plus basse origine , sont parvenus à la plus grande fortune , & quelquefois aux dignités : & les femmes , sans industrie , c'est-à-dire , si elles sont vertueuses , restent dans la misère. On nous a exclues de tout pouvoir , de tout savoir ; on ne s'est pas encore avisé de nous ôter celui d'écrire ; cela est fort heureux.

L E C O M T E .

Non , & je ne crois pas que jamais on y pense.

Madame de V A L M O N T .

Que fait-on ? Nous devenons conséquentes dans ce siècle frivole , & la cabale de ce genre est formidable. Le petit nombre pourroit bien succomber.

L E C O M T E .

De tous les temps , les femmes ont écrit , & nous en avons qui se sont immortalisées par les graces du stile & les charmes du sentiment qu'elles répandoient dans leurs Ouvrages.

Madame de V A L M O N T .

Mon cher Comte , vos mœurs & vos principes tiennent encore au bon temps passé ; je n'en vois gueres comme vous qui conservent ce véritable caractère Français. Aujourd'hui cette noble occupation est tournée en ridicule , & l'on va même jusqu'à nous refuser le mérite de créer nos foibles productions : mais il se fait tard , des affaires pressantes m'obligent à vous quitter.

L E C O M T E .

Permettez-moi , Madame , auparavant , de vous demander quelques détails sur le sort de cette fille vertueuse.

[à part].

Si je pouvois charger Madame de Valmont d'une somme

Madame de V A L M O N T .

Elle est retirée dans un fauxbourg avec son pere & sa mere ; une petite ouvriere va chercher & rapporte son ouvrage. Cette aimable fille est sans cesse occupée à des

travaux mercenaires ; sa conversation est bien la pure image de la candeur , de la sagesse & de la piété filiale , & je vous avoue que sa rare vertu m'édifie autant qu'elle m'enchanté. Cette fille respectable semble vouloir se dérober aux avantages qu'elle trouveroit dans le monde ; voilà tout ce que je fais de cet aimable enfant . . . Mais vous m'y faites penser ; je lui ai promis de l'aller voir ; comme j'ai affaire dans ce quartier là , j'y vais de ce pas.

LE COMTE *se regardant.*

Si j'étois en état de vous donner la main , je vous accompagnerois.

Madame de VALMONT.

Mais je le croirois sans peine ; je suis loin cependant de soupçonner votre façon de penser.

LE COMTE.

Je ne m'en défends pas. Cette adorable fille m'occupe sans cesse , & le tableau touchant que vous en faites achevé de m'intéresser à son sort : non que j'éprouve des desirs qui puissent allarmer sa vertu ; vous ne m'en croyez pas capable : mais si , sans être connu , je puis adoucir son infortune , c'est vous que je chargerai de mes bienfaits ; ce sont là mes vûes , & je n'en ai pas d'autres.

Madame de VALMONT.

Ah , j'en suis bien persuadée. Je vous reconnois à ces nobles procédés. Que nos gens de bien sont loin de cette générosité ! Encourager la vertu , c'est le soin le plus digne d'un honnête homme. Adieu , je vais m'acquitter du respectable devoir que vous m'imposez.

[*Le Comte donne la main à Madame de Valmont , qui va pour sortir ; ils s'arrêtent en voyant entrer Germeuil.*]

S C E N E X I.

LE COMTE, Madame de VALMONT,
GERMEUIL.

GERMEUIL à Madame de Valmont.

MADAME, j'avois beau vous attendre, mais vos gens sont si polis.....

[Ici Germeuil donne à entendre qu'il s'est amusé à boire.]

Qu'on ne trouve pas le tems long.

Madame de VALMONT.

Je fais bon gré à mes Gens, Germeuil, de vous avoir bien traité.

GERMEUIL.

Je vous en répons ; & c'est, Madame, avec plaisir que votre serviteur vous en fait ses remerciemens.

Madame de VALMONT *allant pour sortir.*

Il est plaifant votre Germeuil, M. le Comte,

LE COMTE.

Oui, il feroit un assez bon Valet de Comédie de Province.

GERMEUIL.

Et de Paris aussi, je m'en vante.

[Madame de Valmont sort avec le Comte en riant.]

S C E N E X I I .

GERMEUIL *seul.*

ULS se moquent de moi : Qu'importe ? Faisons - les rire , & servons toujours fidelement mon Maître. Il faut convenir que la Femme-de-Chambre de Madame de Valmont est bien gentille : & , si ce n'eût été mon devoir , j'aurois encore attendu sa Maîtresse. Si nous pouvions nous arranger par un bon mariage Un bon mariage ! Y en a-t-il ? Depuis que les Maîtres font divorce , les Valets les imitent. Voilà ce que c'est que le mauvais exemple.

S C E N E X I I I .

GERMEUIL, LE COMTE.

LE COMTE.

QUE l'on prépare tout pour ma toilette ; il faut que je sorte tout de suite.

GERMEUIL.

Tout est prêt.

LE COMTE.

Je te suis.

Germeuil sort.

S C E N E X I V.

L E C Ó M T E *seul.*

ENFIN je respire. J'ai trouvé le moyen de secourir cette jeune personne. Je n'ai pas à rougir de mes sentimens ; ce n'est point l'amour qui me fait obéir à ses aveugles transports ; c'est la vertu qui me guide & m'éclaire ; c'est le plaisir de faire des heureux qui m'anime. Si Montalais me trompe , il est perdu dans mon esprit. Je ne saurois cependant rendre mon estime à son délateur , & pour jamais je fermerai ma porte à ces deux mauvais sujets. Si ce n'est pas cette Marianne , que m'importe l'autre ?

[*Il réfléchit.*]

Quel abus ! Je m'aveugle sur mon propre compte. Je suis amoureux & je veux être généreux. L'homme ne se connoitra donc jamais lui-même : Toujours , malgré ses efforts , quelque indigne motif ternira la pureté de ses actions. Que n'ai - je connu l'infortune de cette Fille avant de la voir ! Ah , peut - être m'y serois - je moins intéressé : mais n'importe , je saurai étouffer mes sentimens ; je triompherai de ma passion , & ferai le bien sans flatter mon amour. Je ne chercherai pas même l'occasion de revoir cet adorable objet ; content de la savoir heureuse , je serai satisfait.

Il sort.

S C E N E X V.

Le jeune MONTALAIS entrant par la
couliſſe oppoſée & regardant aller le Comte.

HÉLAS que faire ? Il fort. Le ſuivrai-je ? Je ne fais quel parti prendre. Monsieur la Fontaine ſe trompe , & le Comte de Saint-Clair eſt un parfait honnête homme. Je ne puis définir le preſſentiment qui m'agite. Une terreur ſecrete ſ'empare de mon ame. M. le Comte pourroit-il m'en vouloir , ſi je lui avouois que j'ai un pere , une mere , une ſœur reſpectable ? Pourroit-il me blâmer , quand il ſauroit l'emploi que je fais de ſes nobles bienfaits ? Allons , je vais Mais , non , je compromettrois M. de la Fontaine. Mon pere cependant eſt en danger. Que fais-jé , malheureux ? Je forme mille réſolutions , ſans pouvoir me fixer ſur aucune. Cependant , il faut prendre un parti , le tems me preſſe. Sauvons d'abord mon pere des pourſuites de ſoa créancier. Allons le cacher dans un lieu sûr , hors de Paris , ſ'il eſt néceſſaire. Mais comment ſubvenir à cette nouvelle dépenſe ? Je ſuis abſolument ſans reſſources.

[*Il ſe regarde.*]

Engager mes effets , m'engager moi-même : Voilà le ſeul parti qui me reſte , & j'y vole.

Fin du premier Acte.

A C T E I I.

Le théâtre change & représente une chambre de pauvres gens ; dans le fond on voit deux portes vitrées , une corde sur laquelle est étendu du linge , une table à repasser. Marianne , sur un côté du théâtre , avec un tambour sur ses genoux , raccommode de la dentelle ; & le vieux Montalais de l'autre côté , assis auprès d'une petite table , le coude appuyé dessus , & lisant une brochure.

S C E N E P R E M I E R E.

Le vieux MONTALAIS, LAURETTE,
MARIANNE.

LAURETTE *chantant.*

- N**ANETTE au bois , tout en sautant ,
 » Cueilloit & caffoit la noifette :
 » Un gros loup vint.
 » Un gros loup vint
 Mon Dieu , je ne me souviens plus de la suite.

L'H O M M E
M A R I A N N E.

» Elle fuit à l'instant.

L A U R E T T E.

Oh , qu'elle fit bien ! J'en aurois fait autant à sa place.

M A R I A N N E.

Qu'elle est folle ! Elle est heureuse.

Le vieux M O N T A L A I S.

Comment , tu as oublié la chanson , & le beau Berger
qui vint ensuite la consoler ?

L A U R E T T E.

Ah , c'est vrai : voyez. J'avois oublié le meilleur.

Le vieux M O N T A L A I S.

Prends garde , Laurette ; & souviens-toi qu'un Berger
est plus dangereux pour une jeune fille , qu'un loup : on
a peur de l'un & l'on se fie à l'autre.

L A U R E T T E.

Je fais bien cela , vous me l'avez dit souvent.

Le vieux M O N T A L A I S.

On ne sauroit jamais trop le redire.

M A R I A N N E.

Et jamais on ne sauroit trop l'entendre : mais ne chantes
pas si haut , tu fais que ma pauvre mere est incom-
modée.

L A U R E T T E.

C'est qu'elle a du chagrin : je suis bien sûr que je l'é-
gaierai.

l'égaierai. Vous êtes tristes depuis quelques jours , & je ne fais pas pourquoi.

Le vieux MONTALAIS *à part.*

Hélas , tout le monde seroit bientôt instruit de nos malheurs , si nous ne les dérobiais à l'imprudence de son âge. Puis-je espérer que mon fils ait obtenu quelque délai de la part de ce cruel Durand ? O mes pauvres enfans , vous ne faites que prolonger mes peines , sans pouvoir me garantir du coup fatal dont je suis menacé.

M A R I A N N E.

Mon pere , vous m'affligez ; cessez de vous livrer au chagrin : attendons le retour de mon frere.

Le vieux MONTALAIS *à part.*

Ce n'est pas pour moi que je m'allarme. Tâchons de ne pas accroître sa douleur.

[*Haut.*]

J'espere qu'il nous apportera de bonnes nouvelles. . . .
Chante, Laurette.

L A U R E T T E.

Oh , je n'en ai plus d'envie : mais je veux vous raconter ce que j'ai vu chez cette jolie Dame , qui porte mon nom , & que vous connoissez bien.

M A R I A N N E.

Ah , j'entends , c'est cette jeune femme , toujours tourmentée par des vapeurs , & qui demeure chez son pere , pour qui nous travaillons depuis peu. . .

L A U R E T T E.

Tout juste. Oh , qu'elle est gentille , & son pere bien

C

aimable ! Comme elle aime beaucoup les colifichets , il l'appelle chiffon , quoiqu'elle se nomme Laurette comme moi . Elle est enfant ; oh , mais bien enfant . Elle a une taille comme une miniature , de grands yeux noirs , & de beaux sourcils de même ; elle est bonne ; elle a une petite voix douce . Je suis malade , dit-elle . Son pere lui disoit du tems que j'étois-là : eh , qu'as-tu , ma Laurette ? J'ai des grouils-là , répondoit-elle , en touchant sur son estomac .

[*Quittant son ouvrage .*]

Mais voudriez - vous bien , Mademoiselle Marianne , m'apprendre ce que cela veut dire , des grouils .

M A R I A N N E *à part.*

Malgré mes inquiétudes , je ne peux m'empêcher de rire de sa simplicité .

[*Haut .*]

Demande-le à mon pere , ma bonne amie .

L A U R E T T E .

Et vous , Monsieur Montalais , vous le savez sans doute .

Le vieux M O N T A L A I S .

Je ne connois pas la portée de ce mot . Actuellement la conversation est comme les modes : on a introduit des expressions qui ne sont pas dans le Dictionnaire .

L A U R E T T E .

Est-ce qu'on n'y mettra pas celui-ci ? Il me paroît bien joli . Des grouils ! Ah , je m'en souviendrai longtemps .

Le vieux M O N T A L A I S .

Apparemment cette Dame est une petite Maîtresse .

L A U R E T T E.

Ah, si les petites Maîtresses ressembent à celle-là, elles sont bien aimables, je vous l'assure : elle ne dédaigne pas le pauvre monde, ni son cher papa non plus : car il lui a dit fort bien en ma présence, que si elle avoit un peu de peine, comme moi, elle ne seroit plus malade. Cela se peut bien, a-t-elle dit, avec un son de voix aigrelet : mais je la plaignois bien de la voir comme ça souffrante. Ensuite entra cette fameuse Marchande de Modes. Oh, qu'elle lui fit plaisir avec tous ses chapeaux & ses barrières de fleurs ! Elle essayoit celui-ci, elle essayoit celui-là ; aucun ne lui convenoit, & tous lui plaisoient . . . Ah, je vous répons qu'elle n'eût plus besoin de Médecin.

Le vieux M O N T A L A I S.

Quel bon remède pour une malade du grand monde, qu'un beau chapeau ! N'avois-tu pas aussi envie d'en avoir un ?

L A U R E T T E.

Allons donc, vous badinez ! Est-ce que cela me seroit à moi ?

M A R I A N N E.

Tu as raison, ma chère Laurette ; ces ajustemens ne sont pas faits pour de pauvres filles comme nous. la vertu seule doit les parer. Tout sied bien aux personnes riches, elles font gagner aux Ouvriers ce qu'elles ont de superflu.

L A U R E T T E.

Nous serions bien malheureux, si la plupart du monde ne faisoit pas de dépense : nous n'aurions rien à faire.

C ij

Le vieux MONTALAIS.

Dans ce que tu dis-là, mon enfant, il y a plus de philosophie que tu ne penses.

M A R I A N N E.

Oui, mon pere; car si tous les humains étoient égaux, il y auroit moins de malheureux.

Le vieux MONTALAIS.

Qui le fait, & qui le saura jamais? Les hommes naissent & meurent tous de la même maniere: mais ils vivent différemment. L'indigent voit la mort sans crainte, le riche en frémit à toutes les minutes du jour: au sein des plaisirs, l'un traîne l'ennui; & l'autre, au milieu de sa famille, porte le plaisir.

M A R I A N N E.

Vous avez raison, mon pere; mais croyez-vous que tous ceux que la fortune a favorisés aient l'ame corrompue? Je pense qu'il y a des riches qui sont bien sensibles aux maux des malheureux. Par exemple, Madame de Valmont est la femme la plus estimable. Comme elle pense! Comme elle est humaine! Ses amis lui ressemblent. La dernière fois que j'ai eu l'honneur d'aller chez elle, j'y vis un homme Ah, mon pere, que son langage étoit intéressant! Il ne parloit que de bienfaisance, que du luxe des uns & de la misere des autres. Il me pénétra si fort par ses discours, que j'ai sans cesse cet homme respectable devant les yeux.

Le vieux MONTALAIS *à part.*

Hélas, que me dit-elle? Si son cœur Non,

non, ma fille est sans défiance & ne me cachera point la vérité.

[*Haut.*]

Cet homme est-il jeune ?

M A R I A N N E.

Oui, mon pere; il a à peu près trente-fix à quarante ans.

Le vieux M O N T A L A I S.

Tu ne m'as jamais dit, Marianne, si tu avois de la répugnance pour le mariage.

M A R I A N N E.

Beaucoup, mon pere.

Le vieux M O N T A L A I S.

Si un parti se proposoit, à peu près comme la personne que tu me dépeins, le refuserois-tu ?

M A R I A N N E.

Mais, mon pere, cela n'est pas possible.

Le vieux M O N T A L A I S.

Je ne te dis pas que ce fut quelqu'un d'un état & d'une condition supérieurs à nous; mais s'il étoit notre égal, Marianne ?

M A R I A N N E.

Et qu'il ressemblât en tout à cette personne, mon pere ?

L A U R E T T E *s'approchant.*

Ecoutez ceci.

C iij

Le vieux MONTALAIS.

Eh bien, Marianne ?

M A R I A N N E *baissant les yeux.*

Eh bien, mon pere, je crois que je l'accepterois.

Le vieux MONTALAIS. *à part.*

Ma fille ignore ses sentimens & je ne dois pas l'éclairer davantage.

L A U R E T T E.

Ah, j'entens Monsieur Montalais.

Elle va au devant.

M A R I A N N E.

Mon pere, voici mon frere.

Le vieux MONTALAIS.

Hélas, j'éprouve le contraire de ce que je disois tout à l'heure. Pour la premiere fois, je tremble en voyant mon fils. Que va-t-il nous apprendre ?

S C E N E I I.

Le vieux MONTALAIS, LAURETTE,
M A R I A N N E, le jeune MONTALAIS.

Le jeune MONTALAIS *à Laurette.*

LAISSES-NOUS, Laurette, laissez-nous.

LAURETTE *en boudant.*

Vous me renvoyez encore ! Il faut que vous ayez de grands secrets à vous dire. Vous vous défiez toujours de moi, Monsieur Montalais.

Le jeune MONTALAIS.

Non, ma chère Laurette, non : mais j'ai à parler à mon pere & à ma sœur. Va t'en auprès de ma mere.

LAURETTE.

J'y vais.

[*Elle sort doucement , en regardant .*]

S C E N E I I I.

Le vieux MONTALAIS , MARIANNE.

Le jeune MONTALAIS *regardant sortir Laurette.*

Le vieux MONTALAIS.

EH bien, mon ami, qu'as-tu fait ? Qu'as-tu obtenu ?

Le jeune MONTALAIS.

Mon pere, vous me voyez dans le plus grand désespoir.

MARIANNE.

Je frémis.

Le vieux MONTALAIS.

Dans quel état je te vois ! Qu'as-tu fait malheureux ?

C iv

[*Il le regarde de la tête aux pieds.*]

D'où vient le désordre dans lequel tu parois à ma vue ?

Le jeune MONTALAIS.

De grace , mon pere , ne faites point attention à mon état ; je n'ai conservé ma raison que pour vous sauver. Le seul moyen qui nous reste pour vous dérober à la poursuite de votre créancier , est de me suivre. Voilà cent écus : ne vous informez point à quel prix j'ai pu obtenir cette somme ; elle suffira pour vous transporter dans un lieu sûr.

[*Il tire de sa poche un petit sac d'argent.*]

Le vieux MONTALAIS.

Mon fils , laissez-moi suivre mon fort. Je touche à la dernière époque de ma vie ; j'ai près de soixante-dix ans. J'ai vécu dans l'adversité : le Ciel m'a donné des enfans vertueux qui m'ont secouru & consolé dans ma misère : Je ne souffre que pour vous , mes chers enfans. Que me fait ma liberté ? Je n'ai point commis de crime ; on ne me privera pas , sans doute , du plaisir de vous voir quelquefois.

MARIANNE *se jettant à son col.*

O mon pere , cher auteur de nos jours , pouvez-vous penser que vos enfans permettent jamais qu'on vous arrache d'entre leurs bras ? Quoi donc , une affreuse prison deviendrait votre demeure à la fin de vos jours ! Nous ne serions pas continuellement auprès de vous , pour vous donner les soins que vous devez attendre de notre tendresse ! Ah , cette idée me révolte , & mon ame ne peut la supporter.

Le vieux M O N T A L A I S .

Calmé toi , ma chere Marianne. Me crois-tu insensible à tes douleurs , & que je puisse douter de la tendresse de mes enfans ? Hélas ! C'est ma seule consolation dans l'état où je me vois réduit.

Le jeune M O N T A L A I S .

Je me jetterai aux pieds de M. le Comte ; je lui avouerai qui je suis , je lui ferai connoître nos malheurs ; il est vertueux , généreux , humain , & ce sera un plaisir pour lui que de lui procurer le bonheur de faire une belle action.

Le vieux M O N T A L A I S .

Ecoutez - moi , mon fils : j'ai plus d'expérience que vous ; M. le Comte est l'homme le plus respectable & le plus sage ; mais il peut soupçonner votre conduite. M. la Fontaine , notre ami , jugé à propos de vous y faire entrer comme orphelin ; il avoit sans doute ses raisons pour nos intérêts : le démentir aujourd'hui , ce seroit le compromettre. Vous vous perdriez , tout à fait dans l'esprit de l'un & de l'autre. Je connois les Grands. Il n'est pas si facile de les faire revenir sur le compte de quelqu'un , lorsqu'une fois ils en ont conçu une mauvaise opinion.

Le jeune M O N T A L A I S .

Mais il m'estime.

Le vieux M O N T A L A I S .

Et bientôt il te méprisera.

La vérité pourroit-elle produire un si cruel changement ?

Le vieux M O N T A L A I S.

Oui, mes enfans, n'en doutez pas. Dans ce pays plus qu'ailleurs, on ne juge, en bien comme en mal, que sur les apparences.

S C E N E I V.

Le vieux M O N T A L A I S , M A R I A N N E , le
jeune M O N T A L A I S , L A F L E U R.

L A F L E U R à demi-gris , criant dans le fond du théâtre.

H
H O L A ! la maison. Pourriez-vous me dire quelqu'un
si c'est ici la maison de Monsieur Montalais ?

Le jeune M O N T A L A I S à part.

Juste ciel, je suis perdu ! C'est le sergent à qui je viens
de m'engager.

Le vieux M O N T A L A I S.

Quel est cet homme ? c'est un soldat qui paroît ivre.

L A F L E U R se reculant.

Oh, ivre, c'est bien-tôt dit ; mais ce n'est pas aussi
tôt fait, je vous en réponds. Il en faudroit encore dix
pintes pour me mettre à la raison, quoique j'en eusse
déjà bu six pour ma part.

M A R I A N N E *à part.*

Hélas, l'homme peut-il se dégrader à ce point & s'efforcer de perdre la raison, le don le plus précieux qu'il ait reçu de la nature ?

[*Haut à la Fleur.*]

Que demandez-vous, Monsieur le Militaire ?

L A F L E U R.

Ce que je demande, mon ange ? Je voudrais bien que ce fût vous à qui j'eusse affaire, ma petite poullette. Comme je la croquerois ! Je ne la menerois pas à mon Capitaine. Je lui dirois, mon Officier, je vous enrôle des hommes pour le compte du Roi, il m'est bien permis au moins d'enrôler une femme pour le mien.

Le jeune M O N T A L A I S *à part.*

Rien n'est plus nécessaire.

Le vieux M O N T A L A I S.

Abrégez, Monsieur le Sergent, je vous prie, & dites-moi à qui vous en voulez.

L A F L E U R.

A qui j'en veux, bon homme ? Ce n'est pas à vous, sans doute, mon vieux Ami. Vous pouvez être un parfait honnête homme, plus utile dans votre ménage, que sur le champ de bataille : mais quel est ce visage que je vois à votre côté ? Il a bien l'air de la figure que je cherche Je lui ai donné de l'argent sur sa bonne mine ; il m'avait promis de venir me rejoindre au cabaret, où j'ai été obligé de me griser tout seul en attendant ; & ce n'est pas honnête, par exemple, d'a-

voir manqué à sa parole, d'honneur. Le Gaillard a cru peut-être m'échapper : Le rusé la Fleur n'est pas si sot

[*Au jeune Montalais.*]

Tu avois donc voulu me faire ta dupe ? Je t'avois cru, en conscience, un honnête homme Comme la fausse-physionomie est fausse !

[*Pendant que la Fleur parle, le vieux Montalais couvre ses yeux de ses poings, Marianne pleure ; le vieux Montalais laisse tomber ses bras sur la table, le jeune Montalais court à son pere.*]

Le jeune M O N T A L A I S.

O mon Pere, revenez à vous, ne vous livrez point à la douleur. Que voulez-vous que je vous dise ? Voyant votre danger inévitable, & n'ayant pas d'argent pour vous déposer dans un lieu sûr, je me suis engagé.

Le vieux M O N T A L A I S *avec fermeté.*

Vous avez fait, mon fils, l'action d'un insensé. Vous avez une mere, une sœur, à qui votre appui est nécessaire. Voilà comme les enfans ne savent jamais agir que Par excès. Je ne puis être touché de votre procédé ; si je vous aimois moins, j'en serois indigné. Songez, mon fils, songez qu'il n'y avoit que la liberté de votre pere en danger, & vous venez de me ravir celle de mon fils ! Est-ce moi qui pourrai vous sauver ? est-ce vous qui pourrez me secourir ? éloigné de moi, peut-être à deux mille lieues, de votre pauvre mere & de votre sœur Montalais, ô mon fils, qu'as-tu fait ?

Le jeune M O N T A L A I S.

Ah ! mon pere, vous m'arrachez le cœur ; c'est le désespoir qui m'a porté à cette démarche imprudente.

LA FLEUR *se frottant le front.*

Ah , ah ! qu'est-ce que j'entends ? Ces gens-ci sont d'honnêtes gens Ce jeune homme est le soutien de sa pauvre famille. Je puis lui rendre son engagement sans que personne en sache rien ; il n'a pas encore signé chez mon Capitaine.

M A R I A N N E.

Ah , Monsieur !

Le vieux M O N T A L A I S.

Mon bienfaiteur !

L A F L E U R.

Je n'ai rien fait encore & je ne veux rien faire non plus contre vous autres , pour que vous le sachiez. Je ne suis pas un Recruteur du Pont-Neuf ; je fais des hommes sur le pavé de Paris pour faire plaisir à mon Capitaine. La gloire de bien servir notre bon Roi est mon élément : mais cela n'empêche pas d'être humain ; & , ventre saint gris , un bon soldat fut toujours généreux. A la guerre je me bats comme cinquante , & avec les malheureux je suis humain comme cent. C'est la devise de notre bon Louis XVI , & il se passera bien d'un homme , pour faire le bien. Je ne fais combien vous êtes : mais n'importe . . . je vois une fille qui est bien gentille , un pauvre vieillard qui est bien malheureux

[*Il fouille dans sa poche , & en sort l'engagement de Montalais*]. (*Il le déchire*).

Tenez , voilà votre engagement ; je t'ai donné huit louis , tu me les rendras quand tu pourras.

Le jeune MONTALAIS.

Ciel !

Le vieux MONTALAIS.

Quel procédé généreux ! Je ne le souffrirai point. Cet argent peut-être n'est point à vous , & votre humanité vous emporte trop loin.

L A F L E U R .

Qu'appellez-vous , mon vieux ami ? Je ne fais que ce que je peux faire & ce que je dois. C'est le produit de deux vignes qui me restoient de mon cher patrimoine , que j'aurois bu sans doute avant de sortir de Paris ; j'aime beaucoup mieux en faire une bonne action , puisque j'en trouve une si belle occasion.

M A R I A N N E .

O Monsieur , si la reconnoissance tenoit lieu de ce généreux procédé , comptez qu'il n'y a rien que nous ne fissions pour nous acquitter envers vous.

L A F L E U R .

Là , là , la jeune fille , n'en dites pas tant , crainte de me rendre intéressé ; vous avez des yeux qui ne font pas de paille. Je vous verrai dans tous mes passages à Paris , à moins qu'un boulet de canon ne m'en ôte la fantaisie ; c'est une grêle qui ne marchande pas les plus honnêtes gens.

Le vieux MONTALAIS.

Si Dieu récompense le bien & punit le mal , il doit vous exempter de cette cruelle fin.

L A F L E U R.

Qu'importe à un brave soldat de mourir à l'armée , ou douillettement dans son lit ? Mourir pour la patrie , vaut mieux que mourir pour rien sur ses foyers ; je n'ai ni pere ni mere , ni femme ni enfans , ni sœur ni frere. Eh bien , vive la guerre ; après moi plus personne.

Le vieux M O N T A L A I S.

Mais vos amis ? . . .

L A F L E U R.

Ah ! ils me sont chers , & je prends ce titre avec vous autres aujourd'hui.

Le jeune M O N T A L A I S.

Mon ami , si j'étois seul , je ne demanderois qu'à vous suivre.

L A F L E U R.

Non , non , demeurez ici ; mais j'exige seulement que tu viennes avec moi pour finir une bouteille que j'ai commencée.

Le jeune M O N T A L A I S.

Je le veux bien , mon cher ami : hélas ! c'est la moindre marque de reconnoissance que je puis lui donner.

L A F L E U R.

Si le bon papa venoit avec nous ?

Le vieux M O N T A L A I S.

Très-volontiers

[*à part*].

Puis-je lui refuser ?

Mais voici M. la Fontaine.

S C E N E V.

Le vieux MONTALAIS, MARIANNE, le
jeune MONTALAIS, LA FLEUR,
LA FONTAINE.

LA FONTAINE *au vieux Montalais.*

Vous sortez, M. Montalais? j'ai à vous parler.

LA FLEUR *prenant le vieux Montalais par le bras.*

Vous lui parlerez demain.

Le jeune MONTALAIS *montrant la Fleur.*

Vous voyez le plus généreux des hommes.

LA FONTAINE.

Je vous apporte de bonnes nouvelles.

Le jeune MONTALAIS *sautant de joie.*

Juste ciel ! est-il possible ? Ô mon pere ! Ah , Monsieur !

LA FLEUR.

Eh bien , laissez-les s'expliquer tous les deux , puisque
ce sont de bonnes nouvelles qu'il lui apporte ; tu les
apprendras toujours , & allons finir ma bouteille en-
semble.

LA FONTAINE.

L A F O N T A I N E.

Monſieur a raiſon. Ne craignez plus rien , Montalais,
Vous pouvez ſortir avec ce ſoldat.

L A F L E U R *embrassant le jeune Montalais.*

Tu entends , mon ami. Je t'entraîne. Tu voudras bien,
à ton tour , me ſoutenir.

Le jeune M O N T A L A I S.

Mais nous reviendrons bientôt ?

L A F L E U R.

Je ne te quitterai que quand je ne pourrai plus parler : car enfin , quand on ne peut plus boire , ni dire un mot à perſonne , il faut ſe coucher : Tu n'as rien à craindre , puisqu'on vient lui apporter de bonnes nouvelles. Allons , ſuis-moi camarade.

Ils sortent tous deux.

S C E N E V I.

Le vieux M O N T A L A I S , M A R I A N N E ,
L A F O N T A I N E.

L A F O N T A I N E *au vieux Montalais.*

C E Sergent paroît ivre. De quelle utilité peut-il vous être ?

Le vieux M O N T A L A I S.

Quoiqu'il ſoit pris de vin , c'eſt un parfait honnête

D

homme. Mon fils avoit eu l'imprudence de s'engager pour me procurer les moyens d'échapper aux poursuites de mon créancier. Ce brave soldat, après avoir connu nos malheurs, a déchiré son engagement sans vouloir reprendre l'argent qu'il lui avoit donné.

LA FONTAINE *à part.*

Peste soit de l'ivrogne & de sa générosité.

[*avec hypocrisie.*]

Laissez-moi, Marianne, un moment avec votre pere.

Le vieux MONTALAIS.

Vas auprès de ta mere, ma fille. Vas, ma chere Marianne, la consoler.

MARIANNE *en s'en allant.*

Hélas !

Elle sort.

S C E N E V I I.

Le vieux MONTALAIS, LA FONTAINE.

LA FONTAINE *à part.*

VOICI l'instant de m'affurer ma conquête. Préparons le vieillard au coup que je veux lui porter.

[*haut.*]

Votre fille est jeune, belle & sage ; si vous voulez me

G E N E R E U X. 51

secorder, je la fais épouser par un homme de qualité, fort riche, qui fera le bonheur de toute votre famille.

Le vieux MONTALAIS.

Quoi, Monsieur! Que me dites-vous là? Ma fille, sans se déshonorer, pourroit jouir d'un sort plus heureux! N'est-ce point un songe, ou une flatteuse erreur de votre part?

LA FONTAINE.

Son bonheur & le vôtre dépendent en ce moment de vous seul.

Le vieux MONTALAIS.

De moi seul! Eh que faut-il que je fasse, Monsieur?

LA FONTAINE.

Suivre mes conseils, profiter des offres de cet homme, aussi puissant par sa fortune que par ses dignités. Il adore votre fille & brûle de l'épouser secrètement, en attendant qu'il soit son maître.

Le vieux MONTALAIS.

Moi, consentir à un mariage clandestin! Y pensez-vous, Monsieur?

LA FONTAINE.

Nous en voyons tous les jours.

Le vieux MONTALAIS.

Ils ne sont jamais heureux.

LA FONTAINE.

Acceptez au moins ses services.

D ij

L'H O M M E

Le vieux MONTALAIS.

Ils compromettroient trop ma fille.

LA FONTAINE.

Je ne vois plus de remède pour vous tirer d'embarras.

Le vieux MONTALAIS.

Quoi, Monsieur, ce sont-là les bonnes nouvelles que vous aviez à m'apprendre ?

LA FONTAINE.

Je pensois qu'elles ne pouvoient vous déplaire.

Le vieux MONTALAIS.

Je ne puis ni les accepter, ni vous en favoir mauvais gré.

LA FONTAINE.

Qu'allez-vous faire ?

Le vieux MONTALAIS.

Me livrer à la rigueur de mon sort.

LA FONTAINE *avec hypocrisie.*

Vieillard que je blâme, & dont je ne puis m'empêcher d'admirer la vertu, songez que votre fille, privée de vous, peut céder aux foiblesses de son sexe. On ne manquera point de l'attaquer, n'en doutez pas. Soyez moins rigide, & prevenez un plus grand malheur.

Le vieux MONTALAIS.

Mais je ne connois point cet homme, ni sa famille.

L A F O N T A I N E.

C'est le Marquis de Flaucourt, mon ami, mon élève; il ne pense que par moi, & c'est un parfait honnête homme. Vous le connoissez, vous l'avez déjà vu.

Le vieux M O N T A L A I S.

Quoi, Monsieur, seroit-ce le jeune homme que vous nous avez amené quelquefois? Sa figure respire la candeur.

L A F O N T A I N E.

C'est lui-même. Je vous cachai son rang, crainte de vous allarmer. C'est un sage, un Philosophe, quoique jeune, qui ne veut pas épouser une femme pour ses ancêtres, & qui veut prendre une compagne digne de lui.

Le vieux M O N T A L A I S.

Mais le préjugé

L A F O N T A I N E.

Le préjugé est un sot, & n'est point fait pour les personnes éclairées.

Le vieux M O N T A L A I S.

Comment, Monsieur la Fontaine, c'est vous qui raisonnez ainsi, & qui donnez à ce jeune homme de tels avis?

L A F O N T A I N E.

C'est parce que je suis en état de n'en donner que de bons, que je prétends en faire un homme & non un être sans caractère. Il n'écoute en rien les conseils de ses parens, & ne suit en tout que les miens.

Le vieux MONTALAIS.

Mais il n'y a pas-là de quoi vous applaudir.

LA FONTAINE *avec hypocrisie.*

Que voulez vous ? Ils voudroient en faire un hermite. Ils sont extrêmes, une excessive dévotion étouffe en eux la nature. Cette piété ne convient qu'à leur âge, & non à un jeune homme de vingt - cinq ans.

Le vieux MONTALAIS.

A tout âge on peut être pieux : mais si les personnes âgées veulent exiger des jeunes gens une dévotion forcée, elles leur deviennent odieuses, & les portent souvent aux plus grands excès.

LA FONTAINE.

Voilà précisément ce qu'ils ont produit sur l'esprit du Marquis, & c'est pour en prévenir les suites que je voudrois l'unir à votre fille. Jè suis chargé de la part du Marquis de vous conduire dans une maison où vous n'aurez qu'à commander ; vous paierez votre créancier, vos enfans seront heureux, Pourriez-vous rejeter un sort si avantageux ? Vous seriez un mauvais pere, si vous le refusiez.

[*à part, pendant que le vieux Montalais est dans de profondes réflexions*].

Il réfléchit ; sans doute il va l'accepter ; il fera bien, s'il veut avoir sa liberté ; les Hussiers n'attendent que mon signal pour le saisir.

Le vieux MONTALAIS *à part.*

Ces avantages me sont odieux ; allons cependant con-

fulter mon épouse & ma fille. Je trouverai dans leur sagesse & dans leur vertu le courage qui me manque pour refuser leur bonheur.

[*haut*].

Monsieur, je suis à vous dans l'instant ; permettez que j'aille consulter

LA FONTAINE.

Allez, vous le pouvez. Tout ce que j'en fais n'est que par zèle pour vous & pour votre famille.

Le vieux Monzalais sort.

SCENE VIII.

LA FONTAINE *seul.*

ENFIN je commence à espérer ; les choses tournent au gré de mes desirs. Si je possède une fois Marianne, je suis sûr du Marquis ; il sacrifiera tout à sa passion, & la fortune de cette fille deviendra la source de la mienne. Que seroient les hommes qui, comme moi, sont privés dans le monde de ces avantages que distribue un heureux hasard, si l'adresse & l'industrie ne les dédommageoient des rigueurs du sort ?



 S C E N E I X.

LA FONTAINE, UN RECORS.

LE RECORS *dans le fond du théâtre regarde de tous côtés, &, appercevant la Fontaine, il court à lui.*

M^{onsieur} ONSIEUR, est-il tems de prendre notre homme ?

LA FONTAINE.

Non, pas encore ; il ne sera peut-être pas nécessaire ; mais tenez-vous cependant à la porte, & vous n'entrerez que quand je vous aurai donné le signal convenu.

LE RECORS.

Cela suffit, vous serez obéi,

Il sort.

 S C E N E X.

 LA FONTAINE *seul.*

IL faut convenir que les circonstances se sont réunies pour me servir. Ce Durand ne faisoit que des menaces, & n'avoit nulle envie de faire enfermer le vieillard ; j'ai acquis sa créance pour peu de choses, & je saurai en tirer parti.

S C E N E . X I .

LA FONTAINE , le vieux MONTALAIS .

LA FONTAINE .

EH bien , qu'avez-vous décidé ?

Le vieux MONTALAIS .

Ma fille est contente de son sort , & ne veut point changer d'état .

LA FONTAINE *à part* .

Feignons .

[*haut*] .

Je ne puis que vous plaindre & vous louer .

Le vieux MONTALAIS .

Ah , Monsieur , nous ne faisons pas moins de cas de vos offres obligeantes , & , quoique forcés de les refuser , nous n'en ferons pas moins reconnoissans .

LA FONTAINE *à part* .

Portons le dernier coup .

[*Il éternue plusieurs fois*] .

SCENE XII.

LA FONTAINE, le vieux MONTALAIS,
UN GARDE du Commerce, plusieurs
HUISSIERS & RECORS.

[*Les Recors mettent la main sur le collet du vieux Montalais*].

LE GARDE *lui montrant un petit bâton blanc.*

JE vous arrête de la part du Roi , il faut nous suivre à l'Hôtel de la Force.

Le vieux MONTALAIS *avec douleur & soumission.*

Messieurs , je ne ferai point résistance ; je suis prêt à vous suivre ; mais ne faites point de bruit : mon épouse est malade , ce dernier coup acheveroit de l'accabler ; fortons doucement , qu'elle ignore ce dernier événement.

[*Il va pour sortir, les Huissiers le tenant toujours au collet*].

Hélas , voilà ma fille !



S C E N E X I I I.

LA FONTAINE , le vieux MONTALAIS ,
LE GARDE du Commerce. MARIANNE ,
plusieurs HUISSIERS & RECORs.

MARIANNE *pousse un cri , voyant son pere entre les
mains des Huissiers , & se précipite dans ses bras.*

AH! mon pere , je ne vous quitte pas ; on m'arrachera
plutôt la vie , que de me séparer de vous.

Le vieux MONTALAIS *affligé & repoussant sa fille.*

Laissez-moi , ma fille , laissez-moi ; il te reste une mere ,
prends-en soin.

MARIANNE *toute éplorée se jettant aux pieds des
Huissiers qui entraînent son pere.*

Ah , Messieurs , laissez-vous toucher. Voyez mon dé-
sespoir , ayez pitié de ce vénérable vieillard , ayez pitié
de ma mere , qui languit dans les souffrances , & que ce
dernier malheur va plonger au tombeau.

LE GARDE *impitoyablement.*

Il n'est pas en notre pouvoir. De l'argent? ou , en prison.

MARIANNE *à la Fontaine.*

Ah , Monsieur , vous qui êtes notre protecteur , souffri-
rez-vous qu'on emmene ainsi mon pere ? Voyez l'excès de
ma douleur. Je ne survivrai pas à une séparation aussi

cruelle. Je sens que mes forces m'abandonnent, Je succombe sous le poids de notre infortune.

L E G A R D E *durement.*

Allons , allons , de la fermeté , Mademoiselle. Il n'est pas perdu : vous pourrez le voir.

[*Ils font un mouvement pour l'emmener.*]

L A F O N T A I N E .

Je partage vos souffrances , & si cela dépend de moi

[*Aux Huiſſiers.*]

Messieurs , accordez - moi deux heures seulement pour satisfaire à cette créance.

L E G A R D E .

J'y consens : mais ce terme passé , songez à tenir votre parole.

L A F O N T A I N E *avec gravité.*

Je vous le promets.

(*à Montalais.*)

Ecoutez-moi , Monsieur Montalais , & vous aussi Marianne : je n'ai qu'un moyen , que je crois infaillible pour vous sauver : c'est de présenter votre fille à des ames bien-faisantes qui vous donneront de quoi racheter votre liberté. Dès cet instant il faut me suivre , Marianne.

[*Au Garde.*]

Et vous , Monsieur , je vous prie de renvoyer votre suite , & de demeurer seul avec ce respectable vieillard. Je vous en reponds.

L E G A R D E .

Cela suffit.

[*Aux Huiſſiers & Recors.*]

Sortez , vous autres.

Ils sortent.

S C E N E X I V.

LA FONTAINE , le vieux MONTALAIS ;
LE GARDE du Commerce , MARIANNE.

Le vieux MONTALAIS à la Fontaine.

EST-IL nécessaire , Monsieur , que ma fille vous accompagne ?

MARIANNE.

Eh , puis-je quitter mon pere , dans l'état où il est ?

LA FONTAINE.

Sans doute , il le faut , si sa liberté vous est chere. Il n'y a que vous qui puissiez l'obtenir.

MARIANNE.

Eh bien , allons.

Le vieux MONTALAIS.

Ma fille , je vous vois sortir avec peine.

MARIANNE.

Hélas , je n'en éprouve pas moins , en vous quittant : mais que ne ferois-je pas pour vous sauver de l'horrible prison dont vous êtes menacé ?

L'HOMME
LA FONTAINE à part.

Bon , ces paroles me donnent le plus grand espoir.

[*Haut.*]

Rassurez-vous , belle Marianne : je ne veux que votre
bonheur.

MARIANNE.

Hélas !

[*La Fontaine & Marianne sortent.*]

Fin du second Acte.



A C T E I I I .

*Le théâtre change , & représente un salon
richement meublé.*

SCENE PREMIERE.**LE COMTE, GERMEUIL.****LE COMTE.**

MONTALAIS est-il rentré ?

GERMEUIL.

Je ne l'ai point vu depuis ce matin , qu'il m'a quitté avec la douleur & l'affliction peintes sur le visage. Je crois , Monsieur , que ce jeune homme est amoureux. C'est une maladie qui se gagne si facilement !

LE COMTE.

Un sentiment tendre fait le bonheur des ames sensibles , quand l'objet que l'on aime est digne de notre attachement.

GERMEUIL.

Comment le savoir ? On a de la peine à lire sur une figure rebarbative , & comment pourroit-on voir sur un visage attrayant , ce qui se passe dans le cœur ! Les femmes sont si adroites !

L'H O M M E
L E C O M T E.

Elles sont bien intéressantes , quand elles sont de bonne foi.

GERMEUIL.

A la bonne heure , avec cette clause ; mais il y en a si peu.

L E C O M T E.

Laiſſons cette conversation , & vas voir si la Fontaine ne seroit pas dans l'appartement du Marquis de Flaucourt.

GERMEUIL.

Je ne le crois pas ; car j'ai vu tout fermé chez lui , mais je vais m'en informer.

Il sort.

S C E N E I I.

L E C O M T E . *seul.*

JE suis impatient de savoir ce que la Fontaine a pu recueillir sur le compte de cette fille. Il est impossible que ce soit la même personne. Les principes de Marianné sont bien différens de ceux de la femme qu'il m'a dépeindre. Mais quel est mon espoir ? Quelles sont mes prétentions ? Quels desseins puis-je former sur une fille pauvre & née dans l'obscurité ? Chercher à la séduire , ou à devenir son époux ? Je ne le puis. Perdrois-je dans un moment le fruit de ma raison , & deviendrois-je la fable de tout Paris ? Il faut prendre un parti sûr & salutaire Fuyons loin de

de la capitale. Un voyage peut me distraire & effacer de mon cœur une impression que je ne puis vaincre. Je la vois, à chaque instant du jour; telle qu'elle se présenta à mes yeux : une taille de Nimphe , un noble maintien , un son de voix qui charme les sens & ravit l'ame , de grands yeux noirs , un teint de lis & de roses , une bouche vermeille , un sourire enchanteur , des graces naturelles , accompagnées d'un vêtement simple , qui , sans apprêt, séduit plus que la plus grande parure. Voilà comme cette aimable fille se montra à mes yeux. Il n'y avoit qu'elle en état de pouvoir me séduire : mais il faut l'éloigner de mon esprit & mettre, pour cet effet, mon projet à exécution.

S C E N E I I I.

LE COMTE, GERMEUIL.

LE COMTE.

E H bien ?

GERMEUIL.

Ah, Monsieur, que vous allez être surpris ! en traversant la Cour, j'ai vu plusieurs personnes monter par l'escalier dérobé qui donne sur le jardin; j'ai monté avec précipitation, pour me trouver sur leur passage; mais elles étoient déjà arrivées à l'appartement du Marquis de Flaucourt. Je n'ai pu appercevoir qu'une jeune personne. Ah, Monsieur, qu'elle m'a paru belle ! Elle sembloit faire des façons pour entrer : mais quelqu'un, que je n'ai pu voir, l'a tirée par la main, & l'on m'a aussitôt

E

fermé la porte sur le nez. J'ai prêté l'oreille, & je crois avoir entendu que cette fille disoit d'un ton de voix tremblant : « Mais, Monsieur, où me menez-vous donc ? » La voix s'est éloignée, & je n'ai plus rien entendu.

LE COMTE.

Que me dis-tu là ? Ce ne peut être que la Fontaine ou Montalais. Cette personne paroïssoit craindre, à ce que tu crois Je suis le maître ici, par conséquent fait pour veiller sur l'ordre & la décence qui doivent y regner. Le Marquis de Flaucourt est absent, & ce que tu m'apprends me paroît suspect Mais n'entends-tu pas crier ?

GERMEUIL

Où, Monsieur, vous ne vous trompez pas
On crie au secours, à l'assassin.

LE COMTE *enfonçant son chapeau sur sa tête,
& mettant l'épée à la main.*

Ne fors pas d'ici.

GERMEUIL.

Mais, Monsieur

LE COMTE.

Fais ce que je t'ordonne.

Il sort.



S C E N E I V.

GERMEUIL *seul.*

J'AIMEROIS autant être avec lui : car , dans la mêlée, deux valent mieux qu'un : mais les maîtres , quelques bons qu'ils soient , n'aiment point à compromettre leur bravoure avec celle de leurs gens.

S C E N E V.

GERMEUIL, LE COMTE *ouvrant la porte avec violence & tenant son épée nue d'une main.*

MARIANNE *évanouie dans ses bras , les cheveux épars , son mouchoir déchiré & tombant sur ses épaules , & sans rouge.*

LE COMTE *jetant son épée & mettant son chapeau à la main.*

LES scélérats ont fui : mais ils n'éviteront point mes poursuites.

[à Germeuil.]

Un fauteuil , vite.

[à Marianne en l'assessant.]

Rassurez-vous , Madame. J'ignore qui sont les méchans qui vous faisoient violence. Vous sortez de l'appartement du Marquis de Flaucourt , & je n'ai vu que vous. Puis-jé

E ij

vous demander le motif de vos cris, de votre désordre & du trouble où je vous vois ? Avec qui étiez-vous ?

M A R I A N N E *se retournant vers lui.*

Ah, qui que vous soyez, respectez ma misère & mes malheurs. Tout me paroît suspect dans cette maison : permettez-moi d'en sortir.

LE COMTE *surpris.*

Quel son de voix ! Que vois-je ? C'est Marianne elle-même Ah, fille aussi belle que malheureuse, on ne m'a donc pas trompé.

M A R I A N N E *revenant à elle, & dans le plus grand trouble.*

Comment me connoissez-vous, Monsieur ?

[*à part.*]

Qu'ais-je entendu ? C'est lui-même !

[*haut.*]

Je ne me trompe pas, je crois avoir eu l'honneur de vous voir chez Madame de Valmont.

[*à part.*]

Quel nouveau trouble s'empare de moi !

LE COMTE

Oui, Marianne ; c'est chez elle que je vous vis.

[*à part.*]

Hélas, pour mon malheur !

M A R I A N N E.

Que va-t-elle penser de moi, quand elle apprendra toute mon ignominie ? Mais, Monsieur, vous annoncez tant de vertus, que vous ne voudriez pas m'exposer à perdre

son estime : je suis assez malheureuse. Permettez-moi de sortir de cette maison , & empêchez que je n'y sois encore persécutée.

LE COMTE.

Persécutée ! Mais par qui ?

M A R I A N N E.

Monseigneur , c'en est assez. N'exigez pas de moi d'autres éclaircissemens.

[*Allant pour sortir.*]

O mon pere , à quels dangers vos malheurs m'ont exposée !

LE COMTE, *à part.*

Son pere !

[*haut*].

Mademoiselle , je n'insisterai pas. Vous me laissez dans une incertitude cruelle : mais , puisque vous le voulez , je respecterai votre secret.

[*à son valet.*]

Germeuil accompagnez Mademoiselle chez elle.

[*bas à Germeuil*]

Examinez bien sa demeure , prenez toutes les informations & revenez sur le champ , m'en rendre compte.

M A R I A N N E *salue le Comte avec toute la modestie d'une fille bien née , & va pour sortir.*

LE COMTE *l'arrêtant.*

Ah , permettez que ma voiture vous reconduise. Vous ne pouvez sortir dans un tel désordre.

G E R M E U I L.

Vos chevaux sont mis.

E iij

L'H O M M E
M A R I A N N E.

J'accepte , Monsieur , votre offre obligeante : c'est le seul bienfait que je puisse recevoir dans cette maison.

[*Par réflexion à elle-même.*]

O mon pere , il n'y a plus d'espoir de vous sauver.

[*Au Comte.*]

Monsieur , vous n'êtes point fait pour abuser du sort des malheureux , & je sors de chez vous , pénétrée de votre honnêteté.

L E C O M T E.

Vous ne savez pas combien vous me faites plaisir de me témoigner quelque confiance.

Elle sort avec chagrin. Germeuil la suit.

S C E N E V I.

L E C O M T E *seul.*

JE ne reviens point de son désordre & de ses expressions . . . Je n'ai pas dû insister . . . Seroit-elle , en effet , aussi méprisable que la Fontaine l'a dépeinte? . . . Non , non , Marianne est vertueuse.

S C E N E V I I.

L E C O M T E , L A F O N T A I N E *dans le fond du théâtre à écouter.*

L E C O M T E , *sans appercevoir la Fontaine.*

C'EST par la porte du jardin qu'on l'a fait entre

Quel est le scélérat qui a pû concevoir un dessein si hardi...
Ce ne peut être cependant que Montalais.

LA FONTAINE *à part.*

Bon : elle ne m'a pas nommé. Rejettons encore cette
aventure sur le compte de son frere , pour éviter un éclair-
cissement.

LE COMTE *toujours sans appercevoir la Fontaine.*

A-t-il pû outrager à ce point ce qu'il aime , & com-
mettre une action aussi noire dans l'appartement du
Marquis ?

LA FONTAINE , *à part.*

Il le chassera sans vouloir l'entendre. Paroiffons.

[*Haut en s'avançant.*]

Monsieur le Comte , vous ignorez sans doute le plus
noir de tous les attentats. Vous ne pourrez concevoir la
témérité à laquelle s'est porté votre secrétaire vis-à-vis
de cette fille que je vous ai dit qu'on nommoit Marianne.
Je me suis informé d'elle , & j'ai appris que Montalais la
recherchoit en mariage.

LE COMTE.

Pourquoi donc employer des moyens vils , pour la
posséder , quand il pouvoit l'obtenir par un si beau titre ?

LA FONTAINE.

C'est ce que je viens de lui représenter tout à l'heure.

LE COMTE.

Où est-il , ce fourbe , ce scélérat ?

E iv

LA FONTAINE.

Sans doute il craint votre présence : car il s'est bien vite enfui de l'hôtel.

LE COMTE.

Qu'il se garde bien d'y jamais reparoître, l'impositeur ! Avec quel art il m'en a imposé ! Le vice pour se montrer, n'attend pas la maturité de l'âge. Si jeune, prendre si adroitement le masque de l'hypocrisie ! Ce seroit un monstre trop dangereux, il faut en purger la société Mais croyez-vous que cette fille ait été véritablement séduite par Montalais ?

LA FONTAINE.

Vous devez bien penser, Monsieur le Comte, d'après une telle démarche, qu'ils sont d'accord ensemble. Je crois même, à ce qu'il m'a donné à entendre, qu'il lui a promis de l'épouser sans en avoir l'intention : mais ce que je ne puis lui pardonner, c'est d'avoir abusé de ma confiance, en faisant de l'appartement du Marquis de Flaucourt, dont je lui avois confié les clefs, le théâtre de ses coupables desirs. Ce procédé est d'un scélérat bien téméraire.

LE COMTE.

Eh, comment a-t-il pû vous en imposer si long-tems, vous qui êtes si adroit ?

LA FONTAINE.

Et vous, Monsieur le Comte, qui réunissez l'esprit à tant d'expérience, n'avez-vous point été sa dupe ?

LE COMTE.

Je l'avoue : mais l'homme le plus expérimenté avec

une ame généreuse, croira plutôt le bien que le mal & se laissera toujours tromper par des dehors séduisans.

L A F O N T A I N E.

Et souvent même il sera injuste sur le compte d'un honnête citoyen, & ouvrira trop facilement les oreilles à la calomnie. Vous devez me pardonner, Monsieur le Comte, cette application.

L E C O M T E.

Vous êtes autorisé à me la faire, & je dois à mon tour vous justifier auprès de Madame de Valmont. La conduite que vous tenez avec moi aujourd'hui m'étonne & vous rend mon estime. Pour vous donner une marque de ma confiance, je veux vous charger de venger cette fille trompée par ce scélérat : il l'épousera, ou il périra dans un cachot.

L A F O N T A I N E.

Suivez ce dernier parti, Monsieur le Comte ; car, si vous voulez du bien à cette jeune personne, pouvez-vous desirer qu'elle devienne sa femme ?

L E C O M T E.

Ah ! je m'y intéresse plus que vous ne pensez ; mais je saurai étouffer mes sentimens, & je trouverai, sans me faire connoître, des moyens qui la sauveront des plus grands écueils. Je vais vous charger d'une lettre pour le Ministre. Qu'il m'en coûte d'employer la violence contre un jeune homme qui annonçoit tant de vertus !

L A F O N T A I N E.

Je ressens, Monsieur le Comte, toute la peine que

vous éprouvez. Le proverbe est bien juste : un scélérat porte souvent la figure d'un honnête homme.

LE COMTE.

Il n'en est que plus dangereux : mais ne perdons pas de tems.

[*Il se met à écrire.*]

LA FONTAINE, à part.

J'entrevois qu'il est épris des charmes de Marianne. La fureur de la jalousie ajoute encore à la haine que j'ai pour lui. Qu'il serve lui-même d'instrument à ma vengeance. Il n'y a plus d'espoir pour moi , & quand tout viendrait à se déclarer, je n'ai rien à craindre. Le Marquis de Flaucourt, jaloux du Comte, sera mon appui, & je lui persuaderai sans peine qu'il étoit seul l'objet de mes démarches. Il y avoit long-tems que je cherchois une occasion de les désunir, en voici une que je mettrai à profit.

LE COMTE *après avoir écrit & cacheté sa lettre, la remettant à la Fontaine.*

Allez & ne perdez pas un moment.

LA FONTAINE.

Rapportez-vous, Monsieur le Comte, à mon activité & à mon zèle. Il m'a trompé trop cruellement pour que je ne désire pas autant que vous de le voir renfermé.

Il sort.



S C E N E V I I I.

LE COMTE *seul.*

JE suis édifié de son honnêteté. Il blâme ouvertement la conduite de Montalais & l'abandonne à son malheureux sort. Mais Marianne a-t-elle pû se rendre coupable en cédant aux instances de ce vil séducteur ? . . . Elle l'aimoit & ne dût pas former sur lui, des soupçons désavantageux. Je dois plutôt la plaindre que la blâmer . . . Cependant, elle paroïssoit être indignée. . . . Ah, c'est sans doute l'effet de l'amour outragé, & j'avois besoin de connoître sa foiblesse pour triompher de la mienne. Je lui ferai du bien, & c'est assez pour mon cœur Que Germeuil tarde à revenir ! Mais, le voilà.

S C E N E I X.

LE COMTE, GERMEUIL.

LE COMTE.

EH bien Germeuil, où as-tu laissé cette fille ?

GERMEUIL.

Chez elle. Elle logé dans un quartier perdu, près la barrière des Gobelins Voici ce que j'ai appris Des hommes de mauvaise mine étoient sur sa porte, je leur ai demandé s'ils connoïssient cette fille : ils m'on

répondu qu'ils ne la connoissoient que depuis deux heures, & qu'ils étoient là postés pour arrêter son pere, qu'ils alloient mettre en prison pour dette.

LE COMTE.

Que me dis-tu ? C'est peut-être un honnête homme, un pere de famille plus à plaindre que coupable. S'il en est tems, allons l'arracher au malheur qui le menace. Tu dis que c'est pour dette ?

GERMEUIL.

Oui, Monsieur, ce n'est pas pour autre chose. Je dois vous apprendre que j'ai vu chez le Suisse une petite fille qui pleure & demande votre secrétaire.

LE COMTE.

C'est sans doute encore une de ses victimes.

GERMEUIL.

Je ne le crois pas. Elle paroît trop jeune & trop innocente. Je l'ai fait monter dans votre antichambre. Voulez-vous la voir ?

LE COMTE.

Le tems ne me le permet point. Je vole au secours de ces malheureux : mais je te charge de l'interroger & de tirer d'elle tous les indices que tu pourras, pour que je sois instruit à fond de la conduite odieuse de cet horrible Montalais.

GERMEUIL.

Laissez-moi faire, Monsieur. Je me suis bien douté que cette petite niaise pourroit nous instruire : Voilà pourquoi je l'ai retenue.

L E C O M T E.

Crois-tu que mon cocher se rappelle exactement sa demeure ?

G E R M E U I L.

Ah, je vous en réponds, Monsieur. Il a logé jadis dans cette maison.

L E C O M T E.

Cela suffit.

[*Il va pour sortir & revient.*]

Je n'y pensois pas.

[*Il se fouille & donne une clef à Germeuil.*]

Tiens, Germeuil, voilà la clef de mon secrétaire. Apportes-moi mille louis en billets de la caisse d'es-compte.

G E R M E U I L.

Ah, Monsieur, je n'entends rien à fouiller dans vos papiers.

L E C O M T E *reprenant sa clef & haussant les épaules.*

Allons donc, je vois bien ta délicatesse.

[*Il sort en courant.*]

S C E N E X.

G E R M E U I L *seul.*

J E ne me défie pas de moi, je suis un honnête homme : mais il a donné souvent sa clef à son secrétaire, & dans tout ceci, qui fait ce qui peut arriver. Je n'ai pas besoin de me fourer où je n'ai que faire.

S C E N E X I.

GERMEUIL, LE COMTE.

LE COMTE *traverse le théâtre, en feuilletant les billets dans ses mains.*

S C E N E X I I.

GERMEUIL *seul.*

H L a déjà fait. Quel homme. actif quand il s'agit de secourir les malheureux. Il met autant de promptitude à faire du bien que les méchans en mettent à faire le mal. Ah, que la fortune est bien placée dans ses mains!

[*Il se retourne & ne voit plus le Comte.*]

Le voilà parti. Mais voici cette jeune fille. Elle est ma foi jolie. Ce petit air ingénu lui sied à merveille.

S C E N E X I I I.

GERMEUIL, LAURETTE *n'osant avancer.*

G E R M E U I L.

A P P R O C H E Z - D O N C , la belle enfant.

L A U R E T T E.

Qu'est-ce que vous me voulez, Monsieur? Ce n'est

pas vous que je cherché. Je demande Monsieur Montalais. Il vient de passer un Monsieur dans la chambre, qui m'a dit que vous m'en donneriez des nouvelles.

G E R M E U I L.

Mais, pour vous en donner des nouvelles, il faut au moins que je vous parle ; vous m'avez l'air bien farouche.

L A U R E T T E.

Ah, je ne la suis pas plus qu'une autre : mais on m'a tant assuré que les hommes étoient si méchans avec les jeunes filles, que je les crains, voyez-vous ?

G E R M E U I L.

Et M. Montalais ne vous paroît pas aussi dangereux que les autres.

L A U R E T T E *naïvement.*

Mais ce n'est pas un homme.

G E R M E U I L.

Ah, ah, en voici d'un autre ! Eh, qu'est-il donc, s'il vous plaît ? C'est peut-être une femme travestie, n'est-ce pas ?

L A U R E T T E *avec une gaucherie ingénieuse.*

Allez donc, vous voulez rire.

G E R M E U I L.

Ma foi, quand je n'en aurois pas l'envie, vous me la feriez naître : mais qu'est-il donc ce Monsieur Montalais, s'il n'est ni homme ni femme ?

C'est un jeune garçon qui est bien honnête, bien sage & bien rangé.

GERMEUIL, *à part.*

Tout ceci n'est qu'un jeu, & cette niaise est peut-être plus rusée que je ne pense; elle se moque sûrement de moi.

[*haut*].

Ecoutez donc, la petite innocente; vous n'êtes pas si gauche que vous voulez bien le paroître: cependant vous êtes bien jeune, pour faire ce joli petit métier.

LAURETTE *surprise.*

Qu'est-ce que vous dites-là, Monsieur? Je fais le métier d'une brave fille, entendez-vous?

GERMEUIL, *à part.*

Cela se peut; mais continuons de la piquer, c'est le moyen de tout savoir des femmes.

[*haut*].

Comment voulez-vous qu'on vous en croie? est-ce qu'une brave fille va chercher les garçons?

LAURETTE *en riant.*

Ah, qu'il est bon! Mais voyez-vous donc quel mal il trouve à venir chercher les personnes dont on a besoin.

GERMEUIL *gaiement.*

Ah parbleu, j'ai tort, & je dois savoir que ce n'est pas pour des prunes que vous le demandez.

LAURETTE.

GENEREAUX.

81

LAURETTE.

Ma foi, Monsieur, je n'entends rien à votre façon de dire ; tout ce que je puis vous assurer , c'est que si vous ne voulez pas me faire parler à M. de Montalais, je m'en vais. On m'attend avec impatience chez nous , & je ne suis pas bien aise de me faire gronder pour toutes vos belles sornettes.

GERMEUIL.

Eh bien , pour que je vous accorde ce que vous me demandez , dites-moi comment vous connoissez M. Montalais.

LAURETTE.

Et qu'avez-vous besoin de le savoir ? ah , vous m'avez l'air d'être bien curieux. On m'avoit bien prévenue qu'on me questionneroit ici : mais, quoiqu'on me dise tous les jours chez nous que je ne suis qu'une étourdie, je fais encore garder mon secret : ainsi donc vous ne saurez rien.

GERMEUIL , à part.

Me voilà bien avancé.

[*haut*].

Mais quand il n'y a rien à craindre, il n'y a point de secret à garder.

LAURETTE.

Mais , Monsieur , je ne vous crains pas , ni M. Montalais non plus.

GERMEUIL , à part.

Que puis-je répliquer à cela ? c'est clair comme le jour , & , toute simple qu'elle paroît , elle est aussi double qu'une autre.

F

[*haut*].

Et connoissez-vous Mademoiselle Marianne ?

LAURETTE.

Ah, je vois bien que vous voulez me tirer les vers du nez.

GERMEUIL.

Non : mais je voudrois seulement savoir de vous si vous la connoissez ; car elle est venue aussi demander ce jeune homme.

LAURETTE.

Comment, c'est dans cette maison qu'elle est venue ?

GERMEUIL.

Sans doute.

LAURETTE.

Y a-t-il long-tems, Monsieur, qu'elle s'en est retournée ?

GERMEUIL.

Il y a à peu près une heure.

LAURETTE.

Ah, mon Dieu, que je suis fâchée de ne l'avoir pas rencontrée !

GERMEUIL.

Vous la connoissez donc ? Elle paroît bien honnête.

LAURETTE.

Ah, je vous en répons ; c'est une brave fille qui aime bien son pere, & qui éprouve un grand chagrin de ce qui vient de lui arriver,

GENEREUX.

83

GERMEUIL.

Et ce M. Montalais que vous demandez, ne s'y intéresse-t-il pas aussi ?

LAURETTE.

Ah, je vous assure, & beaucoup même. On est bien affligé chez nous.

GERMEUIL *à part.*

Il n'en faut plus douter, cette Marianne est la maîtresse de notre Secrétaire.

[*haut*].

C'en est assez. Monsieur Montalais n'est point ici dans ce moment : mais lorsqu'il rentrera, je vous l'enverrai tout de suite.

LAURETTE.

Je vous serais bien obligée, Monsieur; je suis votre servante.

[*Elle va pour sortir, elle se trompe & revient sur la Scène.*]

GERMEUIL *croyant Laurette sortie.*

Je commence à voir clair dans tout ceci. Monsieur le Comte finira par les marier, & si ce jeune homme n'a que le défaut d'aimer, il le pardonnera sans doute.

[*S'apercevant que Laurette n'est pas sortie.*]

Où allez-vous, Mademoiselle ?

LAURETTE.

Je ne retrouve plus mon chemin. Je ne fais par où sortir.

F ij

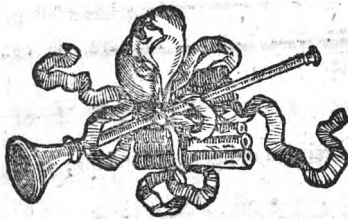
L'HOMME
GERMEUIL.

Venez, venez, je vais vous conduire jusqu'à la porte.

LAURETTE.

Ah, grand merci, Monsieur.

Fin du troisieme Acte.



A C T E I V.

Le théâtre change , & représente la maison de Montalais ; même décoration qu'au second Acte. Au lever de la toile , Marianne est assise , la tête panchée sur une table , dans l'attitude d'une personne évanouie ; le vieux Montalais & son fils sont autour d'elle à la secourir.

S C E N E P R E M I E R E.

Le vieux MONTALAIS , MARIANNE ,
Le jeune MONTALAIS.

Le vieux MONTALAIS.

A H , ma fille , ma chere Marianne , reviens à toi.

Le jeune MONTALAIS.

Mais , mon pere , ne puis-je favoir ce qui lui est arrivé avec Monsieur la Fontaine ? Quel étoit son dessein ?

Le vieux MONTALAIS.

Mon fils , je l'ignore. Votre sœur ne faisoit qu'arriver , quand vous êtes entré avec ce brave La Fleur , qui m'a retiré des mains des Huissiers : mais , hélas , je ne le vois pas reparoitre. Je tremble qu'il ne se soit compromis.

F iij

Le jeune MONTALAIS.

Si je ne craignois de vous quitter avec ma sœur, dans l'état où elle est, j'irois voir ce qu'il est devenu.

Le vieux MONTALAIS.

La voilà qui reprend ses sens Cette petite Laurette ne revient point. Qui peut la retenir? Inquiet sur le compte de votre sœur, & voyant la Fleur arriver sans vous, j'avois envoyé la petite chez M. le Comte, pour vous faire part de mes craintes.

MARIANNE *revenant à elle.*

Où suis-je ?

[*Appercévânt le vieux Montalais.*]

Ah, mon pere, la douceur de vous voir ne m'est donc pas ravie ! Que sont devenus ces hommes barbares qui exerçoient leur pouvoir sur vous, avec tant de cruauté ?

Le vieux MONTALAIS.

Les cruels, sans respect pour mon âge, m'entraînoient avec la dernière dureté : ce brave soldat indigné de leur conduite, les a forcés de s'enfuir.

- Le jeune MONTALAIS.

Mais, ma sœur, apprenez-nous en quels lieux vous a mené notre protecteur, M. la Fontaine.

MARIANNE.

Lui, notre protecteur ! Ce Monstre ! Ah, ne me parlez pas de cet homme horrible. Pourrai-je étouffer en moi le souvenir de son abominable projet. Comme il nous trompoit ! comme il abusoit de notre misere !

Le jeune MONTALAIS.

Que dis-tu, ma sœur ? Expliques-toi. Songes que tu ne dois rien avoir de caché pour nous.

Le vieux MONTALAIS.

Sans doute, elle le doit.

M A R I A N N E.

Qu'exigez-vous de moi ? Mon devoir est de vous obéir ; mais, mon frere, la grace que je te demande c'est de mépriser cet homme aussi vil que dangereux.

Le jeune MONTALAIS.

Je t'entends & je commence à pénétrer dans sa conduite. Le traître ! M'avoir forcé d'en imposer à l'homme le plus humain ! Mais il ne suffit pas, ma sœur, de ta générosité pour le garantir de mon ressentiment ; achèves de nous dévoiler son horrible caractère.

M A R I A N N E.

Vous savez, mon pere, par quels discours ce malheureux a cherché à vous séduire. C'est lui qui a acheté la créance de Monsieur Durand.

Le jeune MONTALAIS.

Le scélérat ! C'est de moi qu'il en a sçu le nom.

Le vieux MONTALAIS.

Avec quelle hypocrisie il parloit aux Huissiers ! Et le traître a pû se démentir avec toi ?

M A R I A N N E.

Ecoutez jusqu'au bout. Vous savez avec quel art il

F i v

nous a persuadé que des personnes de bien me donneroient de quoi acquitter votre créance : il me fait monter dans une voiture dont il a soin de fermer les portières, dans la crainte, disoit-il, que le trouble & l'affliction où j'étois réduite n'attirassent sur moi les regards des passans ; enfin nous arrivons. Il me conduit dans un appartement richement meublé ; il me fait asseoir & me laisse seule quelques minutes. Je crois qu'il va pour m'annoncer à ces personnes de bien : mais je le vois revenir tout seul. Il s'assied auprès de moi & me dit : » Vous n'avez rien » au monde, Marianne, qu'un état mercenaire qui suffit » à peine à votre subsistance ; votre pere est dans les fers, » une horrible misere assiége votre famille ; vous seule » pouvez les sauver de cet état malheureux. Moi, Mon- » sieur, lui dis-je ; & par quels moyens ? Les voici, » continua-t-il : je vous aime, Marianne, depuis long- » tems ; je ne suis pas assez riche pour vous faire un » fort digne de votre mérite ; mais j'ai sçu rendre amou- » reux de vous un jeune homme, qui ne cherche qu'à » prodiguer ses trésors en faveur du premier objet qui » flattera ses desirs, il m'en a laissé le maître : vous n'avez » qu'à dire : *J'accepte vos bienfaits*. Une maison, un » carosse, des valets & des plaisirs de toute espece, tout » sera à votre disposition ; mais je dois être récompensé » de la fortune que je mets à vos pieds. » J'écoutois ce discours commé un langage étranger, & ne pouvois y répondre, tant ma surprise étoit grande. Il alloit continuer, quand j'ai rompu le silence, « Quoi, lui ai-je dit, » Monsieur, c'est par d'aussi vils moyens que vous prétendriez délivrer mon pere ! Pourriez-vous croire » que quand je serois assez vile moi-même, pour les accepter, mon pere le souffriroit ? Non, Monsieur ;

» quelque cruelle que soit sa situation , il la supportera
 » avec courage , plutôt que de consentir à cet horrible
 » complot ; mais je suis honteuse de vous avoir écouté si
 » long - tems , & je rougirai toute ma vie de vous avoir
 » connu. » Ne pouvant contenir davantage l'indignation
 où m'avoit jetté un semblable discours , je m'élançe pour
 sortir ; il m'arrête avec violence.

Le vieux MONTALAIS.

Juste Ciel !

Le jeune MONTALAIS.

Quelle horreur !

M A R I A N N E *continuant.*

Il me poursuit avec fureur. « Eh bien , dit-il , puisque
 » vous êtes assez ingrate pour dédaigner le bien que je
 » vous offre , j'aurai le plaisir de me venger de vous , de
 » votre pere & de votre frere ; d'aujourd'hui même je
 » le ferai chasser de chez le Comte ; d'aujourd'hui même
 » je vais traîner votre pere dans une horrible prison , &
 » dès ce moment , vous céderez à mes desirs. « Je ne fais si
 l'horreur de ce discours m'a inspiré du courage ; mais ce
 perfide voulant venir à moi , je l'ai repouffé avec tant
 de violence , qu'il est retombé embarrassé dans des Fau-
 teuils : je gagne aussi-tôt la porte en criant au meurtre ,
 à l'assassin. Le scélérat n'ose me suivre. Un homme se
 présente à moi l'épée nue à la main. Grand Dieu , quel
 homme ! Je reconnois ce mortel généreux , dont j'ignore le
 nom : mais il doit être vertueux , puisqu'il est de la con-
 noissance de Madame de Valmont. Enfin , que vous di-
 rai-je ? Sans lui , peut-être , ce monstre se seroit porté aux
 derniers excès.

Le jeune MONTALAIS *avec fureur.*

O comble d'horreurs ! Je vous jure , mon pere , qu'il périra de ma main , & que nous ferons tous vengés. J'y cours.

Le vieux MONTALAIS *allarmé.*

Arrêtez , mon fils. Je vous défends de vous livrer encore à cet excès d'imprudence. Elle pourroit vous être plus funeste avec ce traître , que celle que vous avez commise tantôt avec ce brave homme.

S C E N E I I.

Le vieux MONTALAIS , MARIANNE , le jeune MONTALAIS , LA FLEUR à demi-gris, & la pipe à la bouche.

Le jeune MONTALAIS.

MON pere , il arrive fort à propos : faisons-lui part de ce qui se passe , & je n'agirai que d'après ses conseils.

LA FLEUR.

De quoi est-il question , mes enfans ?

Le jeune MONTALAIS *avec vivacité.*

Un traître qui se disoit notre ami depuis long-tems , & qui tramoit le projet le plus odieux , achette la créance de mon pere , le fait arrêter , & lui persuade que des personnes généreuses donneront à ma sœur la somme

G E N E R E U X.

91

nécessaire pour acquitter cette créance : elle le suit sans défiance , il l'entraîne dans un appartement , & c'est pour attenter à sa vertu ! N'est-ce pas à moi à venger cet outrage ?

L A F L E U R.

Oui , morbleu , il n'y en a point d'autre.

Le vieux M O N T A L A I S.

Mais , Monsieur , songez - vous au danger auquel il va s'exposer ?

L A F L E U R.

Mille escadrons , il n'y a point de danger , quand c'est pour l'honneur. S'il meurt en brave , je lui survivrai pour venger sa mort.

Le jeune M O N T A L A I S.

Mon pere , vous l'entendez. Ce n'est point vous désobéir , quand l'honneur me commande. Adieu , brave la Fleur ; n'abandonnez pas mon pere , jusqu'à mon retour Donnez-moi votre épée , elle me sera favorable.

L A F L E U R.

La voilà. Va te battre comme quatre.

[*Le jeune Montalais sort avec précipitation. Sa sœur & son pere veulent courir après , la Fleur les retient.*



S C E N E I I I.

Le vieux MONTALAIS , MARIANNE ,
LA FLEUR.

LA FLEUR *les arrêtant.*

LA, là : il reviendra , puisqu'il vous l'a promis. On est bien fort quand on a du courage. Vous pleurez ! N'a-t-il pas l'épée de la Fleur ? Eh , attendez pour vous affliger la fin de l'aventure.

Le vieux MONTALAIS.

Monfieur , je fuis pere.

MARIANNE.

Ah , mon Frere !

LA FLEUR.

Je n'ai jamais vu pleurer mes parens. Je ne les connois pas. Ce devoient être d'honnêtes gens , puisqu'ils ont fait en moi un brave homme. S'ils vivoient encore , ils auroient plus de courage que vous. Je n'aime pas à voir du chagrin à perfonne , moi : je fuis gai par-tout & vous m'attristez.

Le vieux MONTALAIS.

Eh bien , Monfieur , il faut céder à vos avis. Je laiffe au Juge du fort , à cet être bienfaifant , le falut de mon fils.

LA FLEUR.

Voilà ce qui s'appelle raifonner.

M A R I A N N E.

S'il est protecteur de l'innocent , s'il déteste le crime ,
il doit jeter sur nous un regard favorable.

L A F L E U R.

Il ne m'a jamais abandonné , quoique j'aime un peu la
bouteille : mais il faut que les ivrognes soient tous de
bons enfans , puisque l'on assure qu'il y a un Dieu pour
eux.

S C E N E I V.

Le vieux MONTALAIS , MARIANNE , LA
FLEUR , un COMMISSAIRE , plusieurs
HUISSIERS & RECORS.

Le vieux MONTALAIS.

JUSTE Ciel ! Que vois-je ? un Commissaire !

MARIANNE *à part.*

Ah ! mon pere , c'en est fait : il n'y a plus d'espoir
pour vous.

L A F L E U R.

Eh bien , quel nouveau vertige vous prend ?

MARIANNE.

Hélas , Monsieur , est-ce que vous ne voyez pas ces
gens de justice ?

LAFLEUR *appercevant le Commissaire & se mordant le poing.*

Nous voilà bien campés ! Je n'ai point mon épée. Dieu me pardonne, je crois que c'est un Commissaire, ou bien c'est le diable Mais ne nous faisons pas d'affaires avec la justice. On peut rosser un huissier ; mais un Commissaire il faut lui parler poliment d'abord.

LE COMMISSAIRE.

Est-ce vous, Monsieur, qui avez fait rébellion contre les Gens du Roi ?

LA FLEUR.

Contre les Gens du Roi ! Comment l'entendez-vous, tête à perruque ? Est-ce que tout le monde n'est pas Gens du Roi ? . . . La seule différence qu'il y a de vous à moi, c'est que vous portez l'effroi chez les citoyens sans défense, & moi, je porte la terreur chez l'ennemi armé.

LE COMMISSAIRE.

Eh bien, qu'est-ce que cela veut dire ?

LA FLEUR.

Cela veut dire que vous êtes un homme de plume, un oiseau de mauvais augure, & moi un brave, toujours bien venu chez les honnêtes gens. Je suis juste cependant : je fais qu'il en faut des uns & des autres ; mais je n'aime pas à voir, quand on a un emploi si dur à remplir, qu'on y ajoute encore une cruauté particulière. Si j'ai fait rébellion, c'est que vos alguazils exerçoient une violence inutile & malhonnête. Le pauvre homme ne faisoit au-

cune résistance , pourquoi le maltraiter ? Est-ce que l'homme ne doit pas toujours avoir pitié de son semblable, quand il est malheureux ?

LE COMMISSAIRE.

Mais on doit toujours respecter les loix.

Le vieux MONTALAIS.

Eh bien , Monsieur , exercez votre ministère , je suis prêt à vous suivre.

LA FLEUR.

Malheureux vieillard , sa soumission m'arrache des larmes.

[*Au Commissaire.*]

Est-ce que cela ne vous fend pas le cœur ?

LE COMMISSAIRE.

Si j'étois son créancier , peut-être lui ferois-je grace.

LA FLEUR.

Vous êtes donc un honnête homme & non pas un Commissaire.

LE COMMISSAIRE.

Je conviens qu'il peut y en avoir qui méritent le reproche que vous faites à tous les gens de l'état ; mais croyez aussi qu'il y en a parmi nous qui savent adoucir la rigueur de leurs fonctions autant que les circonstances le permettent.

LA FLEUR.

Vous voulez bien paroître bon. Mais . . . vous ne l'allez pas moins emmener.

LE COMMISSAIRE.

Il le faut , j'y suis forcé.

Le vieux MONTALAIS à *Marianné.*

Adieu, ma fille.

MARIANNE *se jettant à son col.*

Ah, mon pere, je ne puis me séparer de vous.

Le vieux MONTALAIS.

N'oublies pas, ma fille, que ta pauvre mere, languissante dans son lit, réclame tes soins.

MARIANNE *dans la plus grande douleur.*

Hélas, mon cœur se déchire & se partage entre vous deux.

LA FLEUR *révane & se frappant le front avec sa main.*

Ecoutez-moi, tous tant que vous êtes, avec attention : J'ai lu, dans quelque almanach, que les vieux étoient exempts de la prison Oh, oui, il faut que ce soit dans un almanach que j'ai lu cela ; car je n'ai jamais jetté le yeux sur le grimoire de la chicane.

LE COMMISSAIRE.

Ce que vous dites-là, M. le soldat, est on ne peut pas plus vrai : mais il y a une époque fixe ; il faut avoir soixante-dix ans révolus.

LA FLEUR *au vieux Montalais.*

Eh bien, pere, vous les avez passés au moins de 50 ans.

Le vieux MONTALAIS.

Il s'en faut encore six mois que je n'aie soixante-dix ans.

LA FLEUR.

LA FLEUR.

Eh bien , vous ne devez plus que ce terme-là à votre créancier. Il y a dix ans , m'avez-vous dit , que vous lui devez quatre mille francs . . . voyons . . . faisons un calcul . . . combien cette somme divisée feroit-elle par mois ?... Les cent écus sont plus que suffisans pour payer le tems qui reste.

LE COMMISSAIRE.

Votre calcul est on ne peut pas plus juste ; l'embarras est de le faire agréer au créancier.

LA FLEUR.

Tant pis pour lui , ee fera un sot , s'il ne l'accepte pas.

Le vieux MONTALAIS.

Généreux ami , c'en est assez , laissez-moi subir mon fort. Je verrai mes enfans , & leur présence adoucira le poids de mes fers.

[*Les Huissiers s'en emparent ; Marianne pousse un cri , & se jette dans les bras de son pere*].

SCÈNE V.

Le vieux MONTALAIS , MARIANNE , LA FLEUR , le COMMISSAIRE , LE COMTE , plusieurs HUISSIERS & RECORs.

LE COMTE *joignant les mains , & les levant au ciel , à cet aspect.*

O DIEU , quel tableau touchant ! que j'arrive à propos pour secourir ce pere infortuné !

G

[*Adressant la parole au Commissaire & aux Huiſſiers*].

Messieurs, à combien monte la créance de ce malheureux vieillard ?

M A R I A N N E *à part.*

Ciel ! qu'entends-je ? Je ne me trompe pas ; c'est mon libérateur.

U N H U I S S I E R.

J'ai les pièces sur moi : quatre mille trois cents livres de capital, & six cent livres de frais, sans compter soixante & tant de livres pour mes gens.

L E C O M T E *tirant un porte-feuille de sa poche, & lui donnant des billets de la Caisse d'escompte.*

Voilà cinq mille livres en billets au porteur.

L' H U I S S I E R *saisit avidement les billets.*

Et voilà vos papiers.

M A R I A N N E , *à part avec joie.*

Quelle générosité !

[*Au vieux Montalais*].

Ah, mon pere, c'est cet homme vertueux qui m'a sauvé des mains de ce cruel la Fontaine.

L A F L E U R *avec transport.*

Le digne homme ! voilà ce qui s'appelle une belle action !

Le vieux M O N T A L A I S.

Ma fille, c'est peut-être encore un suborneur ; je ne dois pas accepter ses bienfaits.

M A R I A N N E *avec empressement.*

Mon pere, vous êtes dans l'erreur ; c'est un cœur

noble, une ame bienfaisante, l'ami de Madame de Valmont.

Le vieux MONTALAIS *au Comte avec fermeté.*

Monsieur, je n'a point l'honneur de vous connoître, & je ne dois pas accepter un service aussi grand qu'inattendu.

L A F L E U R.

Le bonheur n'est pas toujours pour ceux qui le cherchent, & le diable n'est pas toujours à la porte d'un pauvre homme.

LE COMTE *au vieux Montalais.*

Mon cœur ne vous est pas connu, respectable vieillard, Rassurez-vous, & bannissez un soupçon qui m'offense autant qu'il est mal fondé.

M A R I A N N E.

Ah, mon pere, pourriez-vous confondre le plus généreux des hommes avec un vil scélérat

Le vieux MONTALAIS.

Monsieur, pardonnez; un pere s'allarme aisément. Tout annonce en vous la noblesse de vos sentimens: mais à quel titre ai-je pu m'attirer un si grand bienfait?

L E C O M T E.

Qu'il vous suffise d'être persuadé qu'aucun motif suspect ne m'a porté à vous secourir. Souffrez que je ne borne pas mes bienfaits à ce léger service; acceptez encore ce porte-feuille, & allez vivre, avec cet aimable enfant, loin de la Capitale, où la beauté & la candeur sont sans cesse exposées aux pièges de la séduction.

G ij



L'H O M M E

M A R I A N N E.

Hélas, que mon cœur est pénétré d'une vive reconnaissance !

Le vieux MONTALAIS.

Quel homme êtes-vous ? il n'en fut jamais de semblable.

L A F L E U R , *à part.*

Il y en a bien peu dumoins.

LE COMMISSAIRE.

L'espece en est rare.

Le vieux MONTALAIS *à part.*

Vous ne pouvez au moins nous refuser la satisfaction de connoître notre bienfaiteur.

M A R I A N N E.

Pourquoi nous priver du bonheur de vous voir, & nous prescrire d'aller loin de Paris jouir de vos bienfaits ?

LE COMTE.

Que puis-je répondre ? Tâchons de vaincre le trouble qui s'empare de moi.

[*haut*].

Je suis sensible à votre zele, & il suffit pour mon cœur de voir votre reconnaissance : mais je ne fais point des heuroux pour les assujettir à la reconnaissance. Vous êtes jeune, vous êtes belle; sans doute on ne vous voit pas avec indifférence, & votre pere allarmé

Le vieux MONTALAIS *à part.*

Non Monsieur, non, ma fille n'est point le motif qui

vous inspire tant d'humanité. Sans doute mes malheurs vous font connus. N'est-ce pas assez de me donner la liberté, sans y ajouter encore un présent beaucoup au-dessus de l'état d'indigence auquel nous sommes habitués depuis si long-tems ?

LE COMTE.

Je me trouve trop heureux de pouvoir adoucir votre situation.

LA FLEUR, *à part.*

J'ai bien vu des choses extraordinaires dans le monde ; mais ceci surpasse mon raisonnement.

Le vieux MONTALAIS *au Comte.*

Vous ne pouvez plus nous cacher qui vous êtes.

LA FLEUR.

Son nom doit passer à la postérité comme celui d'un grand guerrier.

MARIANNE *au Comte.*

Monsieur, vous vous défendriez en vain ; Madame de Valmont ne pourra nous cacher votre nom.

LE COMTE.

Arrêtez, Marianne : j'exige de vous, que vous ne fassiez aucune perquisition pour connoître celui qui veut demeurer inconnu. Je vais faire un long voyage : à quoi vous serviroit de savoir qui je suis ? Adieu , respectable vieillard ; adieu , belle Marianne.

[*à part*].

C'est en déchirant mon cœur , que je puis le guérir.

Il sort.

G iij

S C E N E V I.

Le vieux MONTALAIS, MARIANNE, LA
FLEUR, le COMMISSAIRE, plusieurs
HUISSIERS & RECORS.

LA FLEUR *arrétant le vieux Montalais & Marianne,
qui veulent courir après le Comte.*

Vous devez respecter son secret. Il fait le bien, & veut
être ignoré ; c'est la manière des grandes ames.

MARIANNE, *à part.*

Il s'en va & pour jamais je ne le verrai
donc plus ! infortunée ! Etoffons mes sentimens ; ils ne
peuvent que faire ma honte & mon malheur.

LE COMMISSAIRE.

Je vous quitte très-satisfait de vous voir heureux autant
que vous en paroissez digne.

LA FLEUR.

Un Commissaire sensible ! Je n'en reviens pas, où
diable la vertu va-t-elle se nicher ? Je ne la vis jamais si
lugubrement logée.

L'HUISSIER *à sa suite.*

Messieurs, nous n'avons plus rien à faire ici, retirons-
nous.

L A F L E U R.

Allez , & qu'on n'entende pas plus parler de vous , que de ce qui se passoit avant la création du monde.

[*Le Commissaire , les Huissiers & les recors sortent*].

S C E N E V I I.

Le vieux MONTALAIS , MARIANNE ,
L A F L E U R.

Le vieux MONTALAIS *avec attendrissement.*

O Sublime Providence ! c'est dans des inconnus que nous trouvons de si favorables appuis ; & le perfide , le lâche qui se disoit notre ami , avec quelle adresse il projettoit notre perte depuis long-tems ! Mais mon fils ne revient point ; que lui fera-t-il arrivé ? Je tremble que notre bonheur ne soit de peu de durée.

[*D'un ton suffoqué & prêt à s'évanouir*].

J'éprouve à toutes les sensations que j'éprouve.

M A R I A N N E.

Mon pere , rassurez-vous ; le Ciel n'aura pas épuisé ses bienfaits sur nous , pour nous condamner à des larmes éternelles.

L A F L E U R.

Soyez tranquille , papa , je vais vous amener ce cher enfant.

G iv

[à part].

Si toutefois je savois où le prendre.

M A R I A N N E *avec transport voyant son frere.*

Ah, mon pere, le voici.

S C E N E V I I I.

Le vieux MONTALAIS, MARIANNE,
LA FLEUR, le jeune MONTALAIS,
LAURETTE.

LA FLEUR,

LE voilà, ce cher ami,

M A R I A N N E *courant au devant du jeune
Montalais & l'embrassant.*

Mon frere!

Le vieux M O N T A L A I S.

Ah, mon fils! Eh bien, qu'as-tu fait?

Le jeune M O N T A L A I S.

Non pas tout ce que je desirois : le cruel la Fontaine m'est échappé. Mais apprenez une heureuse nouvelle. . . . Madame de Valmont va bientôt se rendre ici. Dans mon désespoir & occupé d'une vengeance bien juste, j'ai osé me présenter chez elle sans avoir l'honneur de la connoître, que par tout le bien que Marianne nous en avoit dit. Elle m'a reçu avec une bonté digne de sa belle amie : je lui ai tout revelé. A ce récit, mon pere, elle

a frémi. « Sachez, m'a-t-elle dit, malheureux jeune
 » homme, toute la noirceur de ce scélérat : par le plus
 » horrible artifice, il a mis sur votre compte les desseins
 » qu'il avoit sur votre sœur, & l'a fait passer auprès de
 » M. le Comte, pour une de ces viles créatures qui ont
 » renoncé à toutes les vertus du sexe.

Le vieux MONTALAIS,

Ma fille ! quelle horreur !

MARIANNE.

Juste Ciel !

LA FLEUR.

C'est un grand lâche.

LAURETTE.

C'est un homme bien méchant. Je ne m'étonne plus si
 l'on m'a fait tant de questions chez M. le Comte. Si
 j'avois su ce qui se passe, j'aurois dit la vérité.

Le jeune MONTALAIS.

Le crime va être dévoilé, & le traître recevra bientôt
 son juste châtement.

LA FLEUR.

Oui, la vertu doit triompher. C'est la loi de l'Être
 suprême. Il laisse faire pendant quelque tems les mé-
 chants : mais il se lasse à la fin.

Le vieux MONTALAIS.

Mon pere, cette dame bienfaisante n'avoit point chez
 elle toute la somme qu'il faut pour acquitter votre dette :
 mais elle m'a assuré qu'elle s'engageroit pour le reste.

LA FLEUR.

Il n'en est plus besoin : elle est payée & repayée.

Le vieux MONTALAIS.

Oui, mon fils ; vois ce porte-feuille. J'ignore encore ce qu'il renferme.

Le jeune MONTALAIS *avec surprise.*

Que vois-je ? Je ne me trompe pas. C'est le porte-feuille de M. le Comte.

Le vieux MONTALAIS.

Quoi, cet homme bienfaçant qui sort d'ici seroit ton bienfaiteur.

Le jeune MONTALAIS

J'ignore qui vous l'a remis : mais ce sont bien là ses armes.

LA FLEUR.

Voyez ce qu'il y a dedans : celà est plus utile qu'un blason.

Le jeune MONTALAIS *ouvrant le porte-feuille, & en tirant plusieurs billets de la caisse d'escompte.*

Dix neuf mille livres en billets au porteur.

LA FLEUR.

Et cinq qu'il a données déjà Cela fait bien mille louis. Ma foi, mes amis, cette journée n'est pas mauvaise pour vous. Je vous en souhaiterois quelques centaines par an.

Le jeune MONTALAIS.

J'entends quelqu'un Ah , c'est sans doute
Madame de Valmont.

S C E N E I X.

Le vieux MONTALAIS, MARIANNE,
LA FLEUR, le jeune MONTALAIS,
LAURETTE, M^{me}. de VALMONT.

MARIANNE *courant au devant de Madame de
Valmont.*

AH, Madame, vous daignez nous honorer de votre
visite ! Quel bonheur pour moi que ce vil agent du Marquis
de Flaucourt vous soit connu !

Madame de VALMONT.

Ce Marquis est mon frere. Jugez belle Marianne, si
j'ai des motifs assez puissans pour démasquer le fourbe
qui l'a perdu : mais ne nous occupons pas de lui dans
cet instant, parlons de ce qui vous regarde. Je viens de
chez quelqu'un, à qui j'avois promis de vous voir ce
matin, & qui s'intéresse vivement à votre sort ; je ne l'ai
point rencontré, & il en sera bien fâché, j'en suis sûr ;
il ne demande qu'à vous obliger : mais sans être connu.

MARIANNE,

Madame, vous ignorez les bienfaits que nous venons
de recevoir : mais, avant tout, faites-moi la grace de me

dire le nom du Monsieur , que je vis l'autre jour chez

Madame de VALMONT *surprise.*

Pourquoi me le demandez-vous , Marianne ?

M A R I A N N E *avec timidité.*

Madame . . . je . . . Aurois-je été indiscrette
en vous faisant cette question ?

Madame de VALMONT.

Point du tout , ma chere enfant . . . il se nomme le
Comte de Saint Clair.

M A R I A N N E *transportée.*

Ah , mon pere , c'est lui !

Le vieux M O N T A L A I S .

Oui , c'est lui ; mon libérateur , le bienfaiteur de toute
ma famille.

Le jeune M O N T A L A I S .

Courons tous nous jeter à ses genoux.

L A F L E U R .

Je veux être de la partie. Je serai bien aise de revoir en-
core une fois ce brave homme , ce parfait humain , ce gé-
néreux mortel.

Madame de VALMONT.

D'où naissent tous vos transports ? Qu'a-t-il fait que
j'ignore ? Ah , sans doute , quelque belle action. Il en est
bien capable.

M A R I A N N E .

Sans doute , c'est dans la maison de M. le Comte , que

le perfide la Fontaine a eu l'audace de m'emmener, pour mon bonheur. A peine remise dans les bras de mon pere, où je n'attendois que la mort, cet homme vertueux se présente chez nous au moment qu'on entraînoit mon malheureux pere. Il paye les Huissiers, il nous laisse ce portefeuille avec une somme considérable. Eh, peut-on se méprendre à ce trait généreux, & douter encore que ce ne soit M. le Comte? Mais il nous a défendu de chercher à le connoître.

Madame de VALMONT.

C'est lui. Je n'en suis nullement étonnée. Je le reconnois à ce trait de générosité & de modestie; mais il est nécessaire de l'instruire du bon emploi qu'il a fait de ses dons. Suivez - moi tous. Je veux m'amuser un peu à ses dépens. Il niera le fait, & j'aurai plus de plaisir à jouir de sa surprise, en vous présentant à lui.

[regardant la Fleur].

Est-ce là ce brave homme dont vous m'avez parlé?

Le jeune MONTALAIS.

Oui, Madame, c'est lui-même.

MARIANNE.

Ah, Madame, mon frere vous a-t-il raconté? . . .

LA FLEUR fait des contorsions & des signes tout-à-fait comiques avec son chapeau.

Madame de VALMONT.

Oui, je fais tout.

LA FLEUR.

Tant pis, morbleu : & je ne lui fais pas bon gré

110

L'H O M M E

d'avoir revelé une chose qui m'a coûté si peu à faire, & que j'avois déjà oubliée.

Le jeune MONTALAIS.

Eh, Monsieur

LA FLEUR.

Appelles - moi ton ami, morbleu.

Le jeune MONTALAIS.

Ah, mon ami, devons-nous vous imiter? plus vous cherchez à effacer de votre mémoire ce procédé, plus il doit se graver dans nos cœurs.

Madame de VALMONT.

On voit la probité empreinte sur sa physionomie.

LA FLEUR.

En vérité, Madame, votre politesse me ravit. Excusez, je vous prie, votre serviteur peu fait aux compliments des aimables Dames comme vous. Le sincere la Fleur est embarrassé pour vous répondre selon votre mérite.

Madame de VALMONT.

Un brave soldat s'exprime toujours avec franchise, & son langage est préférable à des discours préparés. Je suis fort aise que cette circonstance me fasse connoître encore un homme bienfaisant & généreux. Il y en a si peu, que je croyois que Monsieur le Comte étoit le seul qui pensât aussi noblement.

[à la Fleur].

Vous allez venir avec nous, M. le Militaire. Je serai enchantée de vous présenter à un homme avec qui vous

G E N E R E U X. i i i

avez tant de rapports ; lui-même me saura gré de lui avoir procuré votre connoissance.

L A F L E U R.

Madame , c'est trop d'honneur pour votre serviteur ; je ne suis qu'un simple soldat.

Madame de VALMONT.

Un soldat qui pense aussi noblement que vous , devient égal aux hommes du premier rang. Allons , ne perdons pas de tems.

Le jeune MONTALAIS.

Madame , ce brave homme & moi nous allons vous suivre chez M. le Comte ; mon pere & ma sœur auront l'honneur de vous accompagner.

Madame de VALMONT.

Mais je puis vous emmener dans ma voiture.

L A F L E U R *bas au jeune Montalais.*

Refuses pour moi poliment , toi qui fais la politesse. J'aime mieux aller à pied , cela me fera prendre le grand air. Dis-moi : suis-je encore un petit peu gris ?

Le jeune MONTALAIS.

Il n'y paroît presque plus , & la course achevera de vous remettre de sang froid.

L A F L E U R.

C'est égal. Tu ne fais pas pourquoi je te suis ! C'est pour avoir le plaisir de couper les oreilles à ce scélérat , s'il peut tomber sous ma main.

Le jeune MONTALAIS *bás à la Fleur.*

Et moi, je veux pour jamais lui ôter l'envie de répandre ses noirceurs dans la société.

Madame de VALMONT *au jeune Montalais, & à la Fleur.*

Eh bien, qu'est-ce que vous dites-là ?

Le jeune MONTALAIS.

Madame, la Fleur vous prie, en vous faisant mille remerciemens, de permettre qu'il n'aille pas en voiture. Il a l'habitude d'aller à pied.

LA FLEUR.

Tu as raison : c'est mon usage.

Le jeune MONTALAIS.

Adieu, Laurette.

LAURETTE.

Adieu, Monsieur Montalais. Ne tardez pas à revenir au moins.

Le jeune MONTALAIS.

Sois tranquile.

LA FLEUR *en sortant.*

Adieu la blonde aux yeux noirs.

[*Madame de Valmont sort avec Marianne, le jeune Montalais & la Fleur les suivent ; Laurette les accompagne jusqu'au fond du théâtre, & revient sur ses pas.*

SCENE X.

S C E N E X.

LAURETTE seule , après avoir rêvé.

QUEL changement en si peu de tems ! Ils avoient bien des peines , bien des chagrins Et voilà le bonheur de toutes parts qui leur arrive ; ils vont devenir bien riches Voilà qui est fait , Mademoiselle Marianne ne travaillera plus Que deviendrai-je si elle ne se sert plus d'ouvrières ? Ils vont sans doute me renvoyer. Oh , non , ils sont trop bons , trop humains pour me mettre à la porte Allons auprès de Madame Montalais , je lui ferai part de mes inquiétudes , & elle me rassurera , j'en suis sûre.

Fin du quatrieme Acte.

H

 A C T E V.

*Le théâtre change , & représente le salon
du Comte.*

S C E N E P R E M I E R E .

L E C O M T E , L A F O N T A I N E .

*L A F O N T A I N E à part , pendant que le Comte
est plongé dans des rêveries profondes.*

C E morne silence m'annonce que déjà il se repent de m'avoir chargé de l'ordre du Roi. Ces prétendus gens de bien ne le sont que par ostentation : mais . . . je serai vengé de lui & de tous les Montalais . . . Pour avoir sa liberté , il faudra qu'on fasse encore des démarches & je me réjouirai des maux que moi seul j'aurai produits.

[*haut.*]

Vous paroissez, Monsieur le Comte, bien occupé . . . Peut-être je vous dérange . . . Je me serois retiré, si vous ne m'eussiez retenu.

L E C O M T E .

Je vous ai fait passer dans ce salon pour vous entretenir avec plus de liberté sur le compte de Montalais . . . Je réfléchissois dans ce moment sur les moyens que nous devrions prendre , pour nous dispenser d'en venir à cet

éclat , en cherchant à ramener ce jeune homme par la voie de la douceur. Peut-être il n'est pas aussi coupable qu'il vous l'a paru Il est vrai que Marianne en étoit indignée , & ce courroux n'est sans doute que l'effet de l'amour outragé ou de la jalousie.

LA FONTAINE.

Cela peut-être.

LE COMTE.

L'ingrat peut-il l'avoir offensée à ce point , sans être déchiré par ses remords , & pourroit-il jamais l'oublier , s'il a le bonheur d'en être aimé ?

LA FONTAINE *à part.*

Je vois par ces paroles combien lui-même en est épris. Ah , que je crains leur bonheur mutuel ! Et ce seroit moi qui l'aurois produit !

[*haut*].

C'est un esprit gâté , une ame corrompue qui a su séduire le cœur de cette fille. Je pense qu'il seroit à propos de le tenir quelques mois en prison. Si vous lui pardonnez si facilement le scandale qu'il a produit dans votre maison , il abusera sans cesse de vos bontés , & il rira même des leçons de morale que vous prenez la peine de lui donner.

LE COMTE.

Si je pouvois me persuader que ses sentimens fussent aussi abominables que vous les soupçonnez , il ne reverroit jamais le jour.

LA FONTAINE.

Vous avez tout pouvoir sur lui. Il n'a ni protecteur ni amis.

H ij

L'H O M M E
L E C O M T E.

C'est parce qu'il est sans appui, que je dois lui tendre une main secourable. Plus il m'est facile de le faire punir, s'il est coupable, plus je dois craindre d'abuser de mon pouvoir.. Je veux l'interroger moi-même.

[*Appellant.*]

Holà! Germeuil!

S C E N E I I.
L E C O M T E, L A F O N T A I N E,
G E R M E U I L.
G E R M E U I L.

M E voilà, Monsieur.

L E C O M T E.

Si Montalais paroît ici, qu'on me l'envoie. Je veux absolument savoir, par son propre aveu, tous les détails d'une entreprise aussi criminelle.

G E R M E U I L.

Monsieur, je dois vous dire qu'il est venu à l'hôtel, il y a environ deux heures; il a même demandé si vous étiez seul. Il étoit pâle, défait, sans boucles à ses sonliers ni à ses jarretières, & un sabre sous son bras, le désespoir dans les yeux. En vérité, Monsieur, il nous a tous fait frémir.

L E C O M T E.

Eh, quel seroit son dessein?

G E R M E U I L .

Monsieur, je l'ignore. Cependant à travers son désordre les larmes couloient de ses yeux, & il laissoit échapper ces paroles : « Le traître, le perfide, le monstre ! il m'ôtera la vie, ou il périra de ma main. »

L E C O M T E .

Et il ne demandoit que moi ?

G E R M E U I L *regardant la Fontaine des pieds à la tête.*

Pardonnez - moi, Monsieur, il demandoit une autre personne.

L A F O N T A I N E .

Elle n'est pas difficile à deviner : c'est moi, sans doute. Je ne lui ai pas caché que j'allois reveler à Monsieur le Comte son affreuse conduite, & il ne peut me le pardonner ; mais je n'ai rien à redouter de sa part, & fidele aux loix de la probité, je brave toutes ses menaces.

G E R M E U I L *à part.*

Cette probité, je crois, est bien suspecte.

[*Haut.*]

Faut-il, Monsieur, vous l'envoyer, quand il paroîtra ?

L E C O M T E .

Non, il n'est plus nécessaire.

Germéuil sort.

SCENE III.

LE COMTE, LA FONTAINE.

LE COMTE.

T L n'y a plus de ressource en ce jeune homme ; il est tout-à-fait perdu , & je ne conçois rien à un tel dérangement. N'importe , il doit être puni de son inconduite , & je dois vous venger , M. la Fontaine. Combien Madame de Valmont est dans l'erreur à votre sujet ! Puisque vous êtes ennemi du vice , vous devez aimer la vertu.

LA FONTAINE.

Elle n'est pas toujours bien récompensée.

LE COMTE.

Pourquoi ? La vérité perce toujours.

LA FONTAINE.

La vérité ! C'est une insensée , une indiscrette , qui gâte souvent ce qu'elle entreprend. C'est la sagesse politique qui réussit & qui fait les grands hommes. La franchise & la sincérité nous mettent en butte à la haine & à la persécution. Le premier talent est d'en imposer par des dehors trompeurs , & comme *Madame de Valmont* , d'afficher la morale la plus austère , tandis qu'on est fort indulgent pour soi-même.

LE COMTE.

Votre repentiment est excusable ; mais bientôt vous se-

rez fâché de l'avoir conçu. Je laisse à votre disposition le sort de ce misérable. Allez mettre à exécution l'ordre que vous avez pour le faire arrêter, & que je n'entende plus parler de lui.

L A F O N T A I N E *à part.*

Quand il ne le voudroit pas, je ne mettrois pas moins en usage le pouvoir que j'ai en main.

[*Haut.*]

Je ne vous cache point, Monsieur, que je vais avec peine remplir cet emploi ; mais c'est un mal nécessaire.

L E C O M T E.

Oui, mon ami, & peut-être il produira le bien.

L A F O N T A I N E *à part.*

Son ami ! Ah, s'il savoit combien peu je suis le sien. Que ne puis-je lui prouver à quel point je l'abhorre ! Je sens cependant une certaine satisfaction : sa crédulité & sa confiance me vengent & m'amusent à ses dépens.

Il sort.

S C E N E I V.

L E C O M T E *seul.*

ENFIN je respire un moment tout seul. Combien mon cœur est dégagé d'avoir pu faire une belle action en faveur d'un respectable vieillard ! Si sa fille s'est oubliée ; ce fût un moment Ce malheureux craignoit d'accepter mes services Ah, Marianne, si vous étiez

H iv

telle que vous m'avez paru , sans doute votre père seroit devenu le mien. Mais pourquoi l'accuser ? Un autre m'a prévenu , un autre a sù lui plaire. Je ne dois que la plaindre & gémir sur son sort. Je veux cependant travailler à son bonheur ; faire agir Madame de Valmont , en lui cachant sa foiblesse , s'il est vrai qu'elle ait cédé aux transports de son amant. Combien sa douleur la rendoit intéressante ! La beauté dans les larmes ajoute à son pouvoir.

[*Après avoir réfléchi.*]

Que fais-je , malheureux ? Plus je cherche dans mes réflexions à me sauver , plus je m'égaré. Non , non , il ne fera point dit qu'une fantaisie me fasse conduire comme un insensé. Si je pouvois approuver mes sentimens , je m'applaudirois de mon choix , & si ma raison ne peut me guérir , en m'éloignant de Paris , je pourrai du moins , par cette absence , triompher de ma foiblesse. Lisons cette fameuse préface qu'on ne vend que sous le manteau.

[*Il tire une brochure de sa poche & lit.*]

C'est une chose incroyable que toutes ces platitudes . . . Eh bien , tout Paris y court, On n'a de l'esprit dans ce pays-ci , que quand on est méchant.

S C E N E V.

LE COMTE , Madame de VALMONT,
GERMEUIL,

Madame de VALMONT *bas à Germeuil , dans le fond du théâtre,*

COMME le voilà tranquille ! Germeuil , observe ce

que je t'ai recommandé : que personne n'entre dans le cabinet.

GERMEUIL *bas à Madame de Valmont.*

Reposez-vous sur moi, Madame.

[*haut*].

Monsieur, Madame de Valmont

Il sort.

S C E N E V I.

LE COMTE, Madame de VALMONT,

LE COMTE,

AH, Madame, vous voilà ! Vous m'avez fait dire de vous attendre Sans doute vous ne recevez personne ce soir ?

Madame de VALMONT ; *à part.*

Il ne se doute pas que je suis instruite du motif qui m'amène. Amusons-nous de son embarras.

[*Haut.*]

Vous m'avez chargé d'une commission bien intéressante. J'ai passé tantôt ici, comme vous le savez, non pour vous donner des nouvelles que je vous apporte, qui sans doute vont vous faire bien de la peine.

LE COMTE,

Vous m'alarmez, Madame. Qu'y a-t-il d'extraordinaire ?

Madame de VALMONT.

C'est qu'un autre a prévenu vos bienfaits en faveur de Marianne.

LE COMTE.

Ah, j'en suis bien aise.

Madame de VALMONT *à part.*

Je le crois.

[*haut.*]

J'allois partir pour me rendre chez elle, lorsqu'un malheureux jeune homme, que je ne connois point, s'est fait annoncer chez moi, & m'a appris qu'on alloit entraîner dans une prison, pour dette, le pere de Marianne. Je vole à leur secours; mais quelle a été ma surprise de trouver sur tous les visages l'empreinte du bonheur! & ce bonheur seroit parfait pour eux, s'il n'étoit altéré par le regret de ne pouvoir témoigner à leur bienfaiteur toute leur reconnoissance.

LE COMTE.

Et Marianne paroît-elle bien curieuse de le revoir?

Madame de VALMONT.

Ah, fort curieuse.

LE COMTE.

Fort curieuse?

Madame de VALMONT.

Fort curieuse.

LE COMTE *à part.*

Le foible sentiment de la reconnoissance ne peut satisfaire mon cœur.

Madame de VALMONT *à part.*

J'entrevois qu'il est amoureux.

[*haut*].

Eh bien , mon cher Comte , vous ne dites plus mot . . .

Approuvez - vous cet homme qui a la cruauté de garder l'anonyme ?

L E C O M T E .

Je ne puis le blâmer. La bienfaisance n'a d'attraits que lorsqu'on y attache le mystère.

Madame de VALMONT.

Je ne suis pas de votre avis , & je pense que , si l'on rendoit publiques les belles actions , elles seroient plus propres à rétablir les mœurs qu'à les corrompre. Tous les peuples ont élevé des temples & des autels aux passions qu'ils ont divinisées , & ce noble sentiment qui produit toutes les vertus , l'humanité sensible & secourable , n'a jamais reçu un hommage public.

L E C O M T E .

C'est la seule vertu que l'homme doit couvrir des voiles du mystère.

Madame de VALMONT *vivement.*

Vos maximes , M. le Comte , sur cette matière , ne sont pas , je crois , bien approfondies : car enfin , vous me permettrez de vous observer que les traits de bienfaisance deviendroient bien plus nombreux , si l'on faisoit passer à la postérité , le nom de ceux qui ont rempli les devoirs que la nature prescrit à l'homme envers son semblable. Un public effrené élèvera un trône à une actrice ,

parce que ses talens l'auront amusé ; il lui donnera une fête splendide sur la mer , & la recevra comme une Cléopâtre. Un voyageur aérien verra s'élever des pyramides à sa louange , & l'homme bienfaisant sera enseveli avec ses belles actions. Non , Monsieur ; non , je ne suis pas de votre avis , & je voudrais qu'on gravât sur leurs tombeaux ! « ci gît l'homme bienfaisant , ci gît le Comte » de Saint-Clair , qui ne vécut que pour faire le bien.

LE COMTE.

Que dites-vous , Madame ? Pourquoi me faire une application que je ne mérite à aucun titre ?

Madame de VALMONT.

Peut-on dissimuler , quand on pense aussi bien que vous ?

S C E N E V I I .

LE COMTE, Madame de VALMONT,
GERMEUIL.

GERMEUIL *bas au Comte.*

MONSIEUR , un homme qui est chargé , dit-il , d'un ordre , qu'il ne peut mettre à exécution sans votre consentement , demande à vous parler un moment en particulier. Il est accompagné de ce la Fontaine. Faut-il que je les fasse entrer ?

LE COMTE.

Je fais ce que c'est.

Madame de VALMONT.

Je vous gêne, peut-être.

L E C O M T E.

Point du tout, Madame. Je n'ai qu'un mot à dire. Permettez que je vous quitte un moment.

Madame de VALMONT.

Allez & laissez-moi Germeuil.

Le Comte sort.

S C E N E V I I I.

Madame de VALMONT, GERMEUIL.

Madame de VALMONT.

GERMEUIL, sont-ils toujours dans le cabinet & ne peut-il pas les rencontrer ?

GERMEUIL.

Non, Madame. Je viens d'y faire passer M. Montalais avec ce soldat que vous m'avez recommandé. Il faut convenir, Madame, que ce militaire a une figure bien heureuse.

Madame de VALMONT.

Son cœur est encore plus excellent.

GERMEUIL.

Ah, j'en suis bien persuadé. Mais, Madame, je dois vous faire part de ce qui se passe. Ce vil agent

Madame de VALMONT.

Je suis instruite de tout , Germeuil & ses trames odieuses à la fin vont être découvertes.

GERMEUIL.

Ah , tant mieux : car Monsieur le Comte s'est laissé séduire par ce fourbe. Il est si bon , si prêt à croire le bien , que les apparences lui semblent des réalités.

Madame de VALMONT.

Je ne suis pas aussi aisée que lui à me laisser persuader.

GERMEUIL.

Ah , quel dommage , Madame , que vous ne soyez pas mariés ensemble ! Vos enfans auroient été des bijoux.

Madame de VALMONT *riant*.

Ah , ah , ah , qu'il est drôle , cet homme !

S C E N E I X.

Madame de VALMONT, GERMEUIL,
LE COMTE.

LE COMTE.

N L paroît Madame , que Germeuil a le talent de vous faire rire de bon cœur.

Madame de VALMONT.

Oh , je vous en assure. Il est si plaisant , même dans les choses sérieuses , qu'on ne sauroit s'empêcher de rire,

GERMEUIL, *d part.*

Eh, ce n'est pas un si mauvais rôle. Tout le monde n'en peut pas faire autant.

LE COMTE.

[*haut.*]

Mais j'entends du bruit ici dedans. Qu'est-ce qui s'y passe donc ?

[*d Germeuil.*]

Germeuil, vois ce qu'on fait dans mon cabinet, & surtout si Montalais demande à me parler, dis-lui que je ne suis pas visible.

Madame de VALMONT.

Eh, pourquoi ? . . . C'est-là où je vous attendois . . . Apprenez . . . Mais le bruit redouble.

GERMEUIL.

J'y cours.

[*Il sort.*]

S C E N E X.

Madame de VALMONT, LE COMTE.

Madame de VALMONT.

Vous savez donc que Montalais, votre secrétaire, est dans ce cabinet, avec . . .

LE COMTE.

Oui, avec un soldat qui l'accompagne. Monsieur la Fontaine, que vous avez si mal connu, vient de m'en avertir.

Madame de VALMONT.

Que j'ai si mal connu, dites-vous? homme vertueux, mais trop crédule, que vous allez vous repentir vous-même d'avoir été si long-tems la dupe de ce scélérat! Mais j'entends les cris de Marianne. Venez avec moi, venez.

LE COMTE *troublé.*

Marianne!

[*On entend un bruit terrible dans le cabinet.*]

Le vieux MONTALAIS *dans le cabinet.*

Non, vous ne l'emmenerez pas. C'est mon fils, je vous assure & non un suborneur.

LA FLEUR *aussi dans le cabinet.*

Si vous ne le lâchez point, je vous plonge mon épée dans le sein.

SCENE XI.

Madame de VALMONT, le COMTE, MARIANNE *toute échevelée*, le vieux MONTALAIS *tenant d'un côté le jeune MONTALAIS, & un EXEMPT de l'autre*, LA FLEUR *entraînant d'une main LA FONTAINE, & de l'autre lui présentant son sabre sur la poitrine*, GERMEUIL.

MARIANNE *accourant, au Comte & à Madame de Valmont.*

AH, Madame! Ah, Monsieur! Empêchez
[*En*

[*En montrant la Fontaine.*]

Que ce perfide ne consume les horribles forfaits.

[*Se jettant aux pieds du Comte.*]

Et vous, Monsieur, avez-vous pu soupçonner mon frere de tant de noirceurs, sans l'entendre?

LE COMTE.

Que dites - vous ? Marianne ? Votre frere ! Quelle erreur !

Le jeune MONTALAIS *se jettant aux pieds du Comte.*

Monsieur le Comte, je ne vous blâme point de cette injustice : votre équité fut surprise par le plus criminel des hommes. Apprenez que c'est lui seul qui me força à passer dans votre esprit pour un orphelin. Je ne lui dois le bonheur de vous connoître, qu'à l'invention de l'attentat le plus noir : il ne m'éloigne de la maison paternelle, que pour suborner ma sœur. Il acheta la créance de mon pere, pour le faire traîner dans une horrible prison, & sous prétexte qu'une main bienfaisante va le délivrer, il emmene ma sœur dans l'appartement du Marquis de Flaucourt, & c'est pour attenter à son honneur. O comble de l'audace & de l'imposture ! Il ose me noircir dans votre esprit du crime affreux dont lui seul a pu former l'abominable projet. Je me vois publiquement traité comme le plus vil des scélérats Ah, la seule grâce que je demande, c'est qu'on me livre ce traître, & que je puisse laver mon outrage dans son sang.

LE COMTE *la main sur le front, pendant tout ce tems, reste dans un morne silence.*

LA FLEUR.

Il ne nous échappera pas. Je t'en répons.

I

LA FONTAINE *se demene & cherche à se débarrasser des mains de la Fleur.*

LA FLEUR.

Tout doucement, à ton tour, Coquin. Tu as été un peu trop vite, & tu dois actuellement te reposer de toutes tes horreurs.

Madame de VALMONT, *regardant le Comte.*

Comme il est confoné!

MARIANNE *le montrant au vieux Montalais.*

Ah, mon pere, que son affliction me pénètre! Oui, son cœur est aussi sensible qu'il est généreux.

LE COMTE *cherche à contenir ses larmes & change de visage.*

GERMEUIL.

C'est en vain qu'il retient ses larmes. Comme il est anéanti!

Madame de VALMONT.

Qu'avez-vous, Monsieur le Comte? Vous pâlissez.

L'EXEMPT.

Mais que veut dire tout ceci?

GERMEUIL.

Ecoutez jusqu'à la fin, & vous le saurez.

LE COMTE.

Je reste immobile . . . Pais-je rappeler tout ca

GENEREUX.

131

qui s'est passé, sans frémir? Le perfide, avec quel artifice il m'a trompé! Je n'ose jetter les yeux sur cette famille respectable.

[*Il porte son mouchoir sur ses yeux.*]

L'horreur & l'attendrissement se combattent ensemble & déchirent mon ame.

Le jeune MONTALAIS s'approchant du Comte.

O mon bienfaiteur, étouffez vos regrets.

LE COMTE.

Les étouffer, mon ami! Je veux me les représenter sans cesse. Quand on a commis une si grande injustice, on ne sauroit trop l'expier

[*montrant la Fontaine*].

Pour ce monstre, il n'est pas digne de votre vengeance, ni de la mienne; je l'abandonne à toute la rigueur des loix, & laisse à Monsieur.

[*montrant l'Exempt*]

Je sois, d'instruire le Magistrat de sa conduite. C'est aux loix à délivrer la société d'un monstre indigne de porter le nom d'homme.

L'EXEMPT.

Je vois que l'innocent a été accusé par le coupable. Je vais en faire mon rapport au Ministre, & soyez persuadé, Monsieur, que je ne le perdrai pas de vue.

Il sort.



S C E N E X I I .

Madame de VALMONT, LE COMTE,
 MARIANNE, le vieux MONTALAIS, le
 jeune MONTALAIS, LA FLEUR,
 LA FONTAINE, GERMEUIL.

LE COMTE *montrant la Fontaine.*

Q U'ON lôte de mes yeux.

LA FONTAINE *va pour sortir. La Fleur lui
 barre le passage.*

LA FLEUR.

Je ne le quitte pas comme cela . . . j'ai un petit
 mot à lui dire.

[*Il sort avec la Fontaine & Germeuil.*]

S C E N E X I I I .

Madame de VALMONT, LE COMTE,
 MARIANNE, le vieux MONTALAIS, le
 jeune MONTALAIS.

LE COMTE au vieux MONTALAIS.

Q UEL est ce soldat, respectable vieillard? je l'ai vu
 tantôt chez vous.

[à Madame de Valmont].

Je vois , Madame , que vous êtes instruite de tout.

Madame de VALMONT.

Vous n'en doutez plus.

Le vieux MONTALAIS.

C'est un homme , Monsieur , bien digne de votre estime. Ce matin , mon fils au désespoir va s'engager , pour me procurer les moyens de me dérober aux poursuites de mon créancier. Ce soldat venoit sans doute chez nous pour s'assurer de lui : mais à peine s'est-il aperçu de nos malheurs , qu'il a rompu son engagement , & n'a jamais voulu reprendre l'argent qu'il lui avoit donné ; & cet argent , à ce qu'il nous a dit , étoit le produit d'un petit bien qui lui restoit de son patrimoine.

LE COMTE à Madame de VALMONT.

Eh bien , Madame , en comparant nos fortunes , trouvez-vous que le peu que j'ai fait , puisse égaler la générosité de ce digne soldat ? Comment pouvoir jamais m'acquitter envers Marianne , envers son frere , de toute l'injustice que la calomnie m'a fait commettre à leur égard ?

Le jeune MONTALAIS,

Ah , Monsieur , pouvez-vous vous faire des reproches si durs , vous à qui nous devons la liberté de mon pere ? Vous fîtes trompé. Eh , quel est l'honnête homme qui peut s'assurer de ne l'être jamais ?

MARIANNE au Comte.

Ne sommes-nous pas assez satisfaits , puisque nous avons votre estime ?

* I iij.

LE COMTE *attendri.*

Ah, Marianne, que diriez-vous si un sentiment plus tendre me forçoit à vous rendre l'hommage que je dois à vos vertus.

M A R I A N N E *à part & troublée.*

Où suis-je ? qu'ai-je entendu ?

[*tous se regardent.*]

Madame de VALMONT *au Comte.*

Expliquez-vous.

LE COMTE.

Oui je dois faire ici une réparation publique, & foulant aux pieds les préjugés, les titres, les vains honneurs, rendre à la veru tout ce qu'elle mérite.

[*Se jettant aux genoux de Marianne.*]

Je ne puis dissimuler davantage. Oui, Marianne, je vous adore, & dès l'instant que je vous ai connue, j'ai conçu pour vous la passion la plus tendre & la plus respectueuse. Il ne tient qu'à vous de prononcer mon bonheur en recevant ma main.

Le vieux MONTALAIS.

O ma fille !

M A R I A N N E.

Tous mes sens sont émus Je ne peux me soutenir.

[*Elle se trouve mal.*]

LE COMTE *la retenant dans ses bras.*

Ciel, ses forces l'abandonnent ! Qu'ai-je dit, malheureux ? Sans doute je n'ai pas eu le bonheur de lui plaire

Madame de VALMONT.

Marianne , mon enfant , auriez-vous de la répugnance pour votre bienfaiteur ?

LE COMTE.

Ah , il n'en faut pas douter. Il lui en coûte sans doute de me refuser. Que je suis malheureux d'avoir pû lui déplaire !

Le vieux MONTALAIS.

Ah , Monsieur , le cœur de ma fille ne vous est pas connu ; j'ai pénétré ses sentimens , avant que nous fussions comblés de vos bienfaits. Songez vous à la disproportion qu'il y a entre vous & elle ?

MARIANNE *revient à elle.*

Le jeune MONTALAIS.

Ma sœur , tu es bonne , tu es sage ; tu n'abuseras pas de l'ascendant que tu as sur le plus généreux des hommes. S'il a eu le bonheur de t'intéresser , fais lui le sacrifice de ton penchant , en renonçant à sa passion.

LE COMTE.

Qu'osez-vous dire ?

MARIANNE.

Ils craignent que vous ne vous repentiez un jour de m'avoir élevée au-dessus de mon sort. Ce n'est point cette élévation que je considère , plutôt au Ciel que vous ne fussiez que mon égal !

LE COMTE.

Quoi , Marianne , j'aurois eû le bonheur de vous in-

téresser? Ah, vous me rendez le plus fortuné des hommes si j'ai pu vous plaire.

Le vieux MONTALAIS.

Ce matin, avant de vous connoître, j'ai développé les sentimens de ma fille à votre égard, & j'étois bien loin de penser qu'elle pouvoit un jour s'y livrer sans crime, & qu'ils feroient son bonheur.

Madame de VALMONT.

La vertu doit être récompensée, & Monsieur le Comte, en donnant la main à Marianne, s'honore dans son digne choix.

Le jeune MONTALAIS.

Quoi, Madame, vous lui en donneriez le conseil?

Madame de VALMONT.

Affurément. Les charmes & les vertus de Marianne peuvent seuls le rendre heureux. Je connois son cœur.

LE COMTE *au jeune Montalais.*

Montalais, cessez de vous opposer à mon bonheur, par un excès de générosité que j'admire : mais qui ne peut altérer ma résolution.

[*Au vieux Montalais.*]

Et vous, Monsieur, daignez m'accorder ce cher & digne objet de tous mes vœux, en devenant mon pere.

Le vieux MONTALAIS.

Je ne puis vous le refuser ; mais je crains qu'un jour rendu à de sages réflexions . . .

LE COMTE.

Arrêtez, arrêtez, mon pere, ce n'est point à mon

Âge que la raison peut jamais me faire rougir de mon choix.

MARIANNE *au Comte.*

Hélas, quel destin fortuné m'accorde le bonheur de vous appartenir !

LE COMTE.

C'est moi qui dois m'applaudir de ce moment heureux Holà. Quelqu'un.

S C E N E X I V.

Madame de VALMONT, LE COMTE,
MARIANNE, le vieux MONTALAIS,
GERMEUIL *accourant tout troublé*, LA
FLEUR *le suivant de sang-froid.*

LE COMTE.

Q u' y a-t-il de nouveau ?

GERMEUIL.

Ah, Monsieur, c'en est fait, ce monstre expire.

LE COMTE.

Comment donc ?

Le vieux MONTALAIS *regardant la Fleur.*

Hélas, ce brave homme se sera compromis, en punissant un scélérat.

LA FLEUR.

Ne craignez rien : il a vécu en lâche, & il meurt en brave. Voilà comme on ne peut jamais répondre de soi

Je devois faire un homme; & , par une circonstance inattendue , il se trouve au contraire , que j'en ai défait un.

LE COMTE.

Mais comment avez vous pû ?

LA FLEUR.

Parbleu , par les moyens ordinaires. Je l'ai suivi jusque dans la rue : il croyoit m'échapper. » Ça , lui ai-je dit , coquin , défends toi. » Aussi-tôt avec fureur il a mis l'épée à la main ; je l'ai fait batailler quelques instans ; ensuite fatigué de son horrible aspect , je l'ai cloué à la muraille. Il n'a pas été long - tems de ce monde , & je lui ai dit , en le quittant , adieu jusqu'à la résurrection.

Le vieux MONTALAIS.

Mais, n'y a-t-il pas à craindre?

LE COMTE.

Non , rassurez-vous. Je prends tout sur mon compte. Le Ciel est juste.

[*A la Fleur.*]

Embrassez-moi , mon ami. Vous avez fait aujourd'hui deux belles actions , d'avoir secouru d'un côté l'indigent , & de l'autre d'avoir puni le criminel. Si vos exploits militaires sont aussi glorieux , que vous annoncez de courage , chaque jour de votre vie a dû être marqué par un nouveau laurier , & signalé par un trait de bienfaisance.

Madame de VALMONT.

Ah , vous avez raison , M. le Comte. Votre mémoire & celle de ce brave homme doivent passer à la posté.

rité : mais peut-être on regardera vos belles actions commes des fables, vû l'état de corruption où sont les mœurs de ce siecle.

L A F L E U R.

Vous me dites tant de belles choses, que je suis fort embarrassé pour y répondre : si j'ai bien fait, je n'ai point besoin d'autre récompense, & cela ne vaut pas la peine qu'on parle de moi quand je ne serai plus.

L E C O M T E.

Ah, mon ami, on ne vous oubliera jamais.

L A F L E U R.

Un autre peut faire encore mieux que moi.

L e j e u n e M O N T A L A I S.

C'est impossible, mon ami. Les hommes aussi vertueux, ainsi que les grands talens, sont rares, & il s'écoulera peut-être dix siecles, pour trouver votre semblable, de même qu'un Comte de Saint-Clair.

L E C O M T E.

Allons, laissons le mérite des grands hommes, quand ils ne font que leurs devoirs, & permettez, dans cet instant, que je ne m'occupe que de mon bonheur, en terminant mon mariage. Germeuil, vas avertir mon Notaire, qu'il se rende ici dans l'instant.

[Il donne la main à Marianne, & le vieux Montalais à Madame de Valmont, & ils sortent après Germeuil.]

SCÈNE DERNIÈRE.

Le jeune MONTALAIS, LA FLEUR.

LA FLEUR.

QUE veut dire ce mariage ?

Le jeune MONTALAIS.

Le Comte épouse ma sœur.

LA FLEUR.

Tout de bon ? j'en suis bien aisé.

Le jeune MONTALAIS.

Oui, mon cher la Fleur.

LA FLEUR.

Écoutez donc, tu vas devenir un gros Monsieur.

Le jeune MONTALAIS.

Ah, je serai toujours le même ; toujours l'ami de mon cher la Fleur.

LA FLEUR.

Va, j'en suis sûr. Allons, mille escadrons, vive la joie & plus de coquins qui troublent votre prospérité.

Fin du cinquième & dernier Acte.

Lu & approuvé le 8 Février 1786. SUARD.

Vu l'approbation, permis d'imprimer ; à Paris, le 14 Février 1786. DE CROSNE.

